CINQUIÈME ANNÉE — N° 240. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 7 Novembre 1912.

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

PUBLICATIONS OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

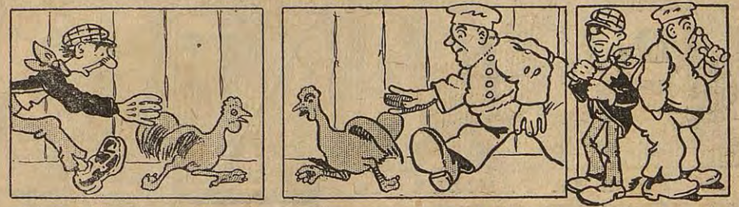
ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —.
Étranger..... 5 francs —

TROUILLE, détective.

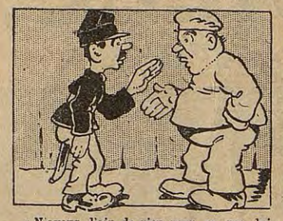
La plus folle, la plus hilarante, la plus désopilante des aventures de Trouille est bien celle où, débarqué dans une île déserte, le célèbre détective recherche le trésor de Robinson Crusoé!

(Voir, page 8, les péripéties comiques de cette nouvelle expédition!)

LE POULAILLER HANTÉ



Pénard, un soir qu'il se baladait en cherchant fortune et très peu embarrassé sur les moyens à employer pour y arriver, aperçut une magnifique poularde et pensa aussitôt à se l'approprier. Comme il avait eu, en son jeune temps, le premier accessit d'Histoire de France, il se rappela fort à propos que c'était le vœu du roi Henri IV de voir le dimanche tous les Français mettre la poule au pot. Justement, on était au samedi! Il allait donc...



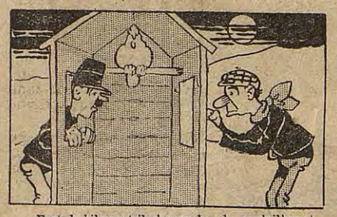
« N'ayons l'air de rien pour ne pas lui donner l'éveil et prévenons qui de droit. » En l'occurrence, qui de droit était le garde champêtre Loupiot. Dodu lui ayant fait part de la rencontre qu'il venait de faire, le représentant de l'autorité promit de monter une garde vigilante aux alentours du poulailler. Effectivement, dès la tombée de la nuit, il se posta derrière le précité bâtiment pour guetter la venue de l'individu...

... pouvoir réaliser à son profit le souhait de ce populaire monarque. Au même instant M. Dodu, chef d'un grand restaurant, poursuivait une poularde non moins appétissante dont il comptait régaler sa clientèle. Comme les deux volatiles fuyant la main des ravisseurs regagnaient, chacun de leur côté, le poulailler qui leur était commun, Pénard et Dodu en les poursuivant devaient inévitablement se trouver nez à nez; c'est...

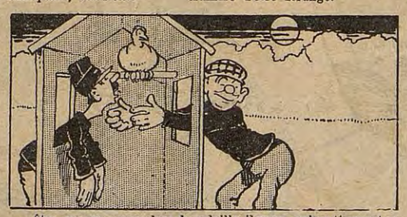
... qui, en pinçant pour la volaille, cherchait à se la procurer à des prix défiant toute concurrence. « Il n'est pas encore trop bête le filou! pensait Loupiot de vouloir les barboter, et ça prouve qu'il s'y connait, car sans mentir les volailles du père Dodu sont les plus belles de la contrée. » Cependant qu'il se faisait ces réflexions en attendant la venue du délinquant, celui-ci...

...d'ailleurs ce qui arriva. « Hum! pensa Dodu avec son flair de cuisinier, je me trouverais en présence du galvaudeux qui fait des emprunts à mon poulailler que je n'en serais pas autrement épaté.

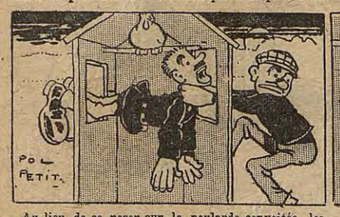
... à grandes et silencieuses enjambées mettait la direction sur le garde-manger, escomptant déjà tout le profit qu'il allait tirer de son larcin. Quand il arriva près du poulailler, il jeta un regard furtif autour de lui afin de s'assurer qu'il était bien seul et pouvait se livrer à sa petite soustraction sans avoir à craindre d'être dérangé.



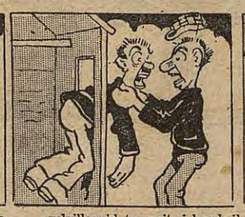
... Fort habilement, il s'approcha du poulailler et, sans faire de bruit, à tâtons, il chercha à ouvrir une des lucarnes latérales de ce bâtiment. De son côté, le garde champêtre se faisait des cheveux et se demandait, en voyant que personne ne venait, s'il allait être obligé de passer la nuit à faire le poireau. « Si l'exactitude est la politesse des rois, ronchonnait-il, m'est avis qu'elle n'est pas celle des voleurs de poulardes... Qu'est c'qu'il attend encore, cet idiot, pour venir leur rendre visite? » Soudain, il entendit des bruits de pas étouffés et devinant que ce ne pouvait...



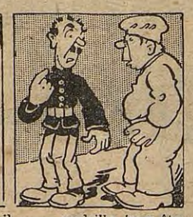
... être que son maraudeur de volaille, il passa subrepticement sa caboche de garde champêtre par la lucarne qui se trouvait de son côté afin de pouvoir le surprendre en flagrant délit. Pénard ayant ouvert la lucarne faisant vis-à-vis à celle qui encadrait la tête du garde champêtre passait ses deux bras par ladite ouverture et se rappelant approximativement où se trouvaient les perchoirs, ses mains tâtonnantes cherchaient à saisir l'objet de la convoitise. Entre nous, cette nocturne façon de se livrer à la pêche de la volaille devait être particulièrement émotionnante. Cependant, voyez ce que c'est que la fatalité!



Au lieu de se poser sur la poularde convoitée, les abatis de Pénard rencontrèrent le cou de Loupiot et le serrèrent vigoureusement, par principe, afin de paralyser toute velléité de crier. En attirant la porte vers lui il ne pouvait s'empêcher de penser: « Bigre! Je suis tombé sur un numéro bougrement lourd... C'est rien d'le dire ce qu'il se débat. » Après l'avoir sorti aux deux tiers du poulailler, il profita du clair de lune pour jeter un coup d'œil sur sa capture et ne put retenir une exclamation de surprise. Dans la fameuse...



...volaille qu'il trouvait si lourde il venait de reconnaître son plus implacable ennemi, le garde champêtre Loupiot. Aussitôt il le laissa sur place, à moitié étouffé, et mit prestement quelques bolées d'air entre sa victime et lui. Quand Loupiot eut repris ses sens il courut avertir Dodu de ce qui s'était passé en arrangeant si bien les choses à sa façon qu'il fit passer le..



... poulailler pour être hanté par les esprits. Et comme personne ne se souciait de le garder la nuit, Loupiot, qui ne valait guère mieux et même moins que Pénard, put se régaler fréquemment de volaille aux dépens du crédule et infortuné Dodu.

Demander partout :

L'Almanach de l'ÉPATANT 1913

SOMMAIRE :

Les 12 Mois, par Harry Gonel.
La Croix de Jean-Pierre Potard, histoire en images.
La Veillée, nouvelle comique, par Jo Valle.
Un Crime imprévu, par Eck. Bouillier.
Collation, histoire en images, par Marcel Arnac.
Touléseu déménage, ou l'Economie bien entendue, histoire en images, par Jo Valle.
L'Ingéniosité de Tripet, histoire en images.
Le Pressentiment, histoire comique, par Georges le Mardeley.
Les Compagnons de l'Etoile-Verte, grande nouvelle tragique, par Eck. Bouillier.
Le Poète au nez rouge, histoire comique, par Croissy.
Le Crime de la rue Pasteur, histoire en images.
L'Abandonné, nouvelle dramatique, par Alexandre Grodinsky.
Le Nœud au mouchoir, histoire en images.
Ugène Guenille, biffin, grande histoire comique en images, par Marcel Arnac.
Le Trésor de l'île de Kilangu, nouvelle comique, par Louis d'Hérissart.
Un Grand Poète, histoire comique, par Alphonse Crozière.
Les Tribulations de Philibert Poupin, grande histoire comique en images, par Harry Gonel.
La Vengeance de l'aigle, nouvelle tragique, par Eck. Bouillier.
Les Cours du soir, histoire comique, par Jo Valle.
Mme Latorpille mène son fils dans le monde, histoire comique, par Alphonse Crozière.
Bouzigue au théâtre, histoire comique en images, par Croissy.
Une famille époilante, histoire comique en images, par Harry Gonel.
Nombreuses anecdotes et mots pour rire, etc.

Envoi franco contre 0 fr. 60 adressés à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

— Une autre fois, je prendrai une automitrailleuse.

L'HÔTE

« Annunziata » était restée seule au logis, ce soir-là, un peu inquiète. Des voisins étaient venus chercher son grand frère « Yosé », pour se mettre à la poursuite du fameux bandit « Herrera », qui depuis quelques mois pillait la contrée, lui et sa bande de « rateros », et « Yosé » était parti, sans hésiter, stylet à la ceinture et pistolet au poing, après avoir embrassé tendrement « Annunziata », agitée de sombres pressentiments.

Le vent faisait doucement incliner vers la terre les grandes palmes des arbres qui bordaient le chemin, la nuit descendait lentement. Annunziata ouvrit sa porte, tendant anxieusement l'oreille au bruit d'un pas.

Soudain, un bruit étrange la fit tressaillir... Sur le fond très sombre de la route, devant le seuil de sa maison éclairé par la flamme qui brillait dans l'âtre, la jeune fille vit tout à coup se dresser devant elle, comme une fantastique apparition, un homme drapé dans un grand manteau, un homme qui se tenait d'un air farouche devant sa porte.

— Herrera! dit-elle, se rejetant brusquement en arrière, toute pâle d'effroi!

— Oui, Herrera!...

Il eut un superbe geste de dédain, sa taille se redressa avec un mouvement de défi.

— Herrera, le bandit! le Chef!... prononça-t-il lentement.

Les yeux sombres, les sourcils contractés, avec une vraie flamme de Corse au fond des prunelles, Annunziata demanda :

— Qu'attends-tu de moi?...

— Un asile, je suis poursuivi. Va, ne crains rien : qui soupçonnerait ma présence ici?

— Un asile, chez moi, chez « Yosé », chez mon frère, toi le proscrit, le bandit, le banni!...

Elle lui jeta l'insulte comme un soufflet, se sentant très ferme et très forte, parce que la vie de cet homme était entre ses mains.

— Oui, le bandit, mais le fugitif, à présent!

La voix d'Herrra devenait presque suppliante.

— Je ne peux pas, reprit gravement la jeune fille, sans colère cette fois, je ne peux pas, surtout en l'absence de mon frère, manquer à mon devoir, introduire l'ennemi sous mon toit.

— Je pourrais te forcer, ricana-t-il sourdement en montrant le stylet pendu à sa ceinture, mais je m'en remets à ta générosité, je ne suis pas lâche, n'aie pas peur, et quelle que soit ta décision, je la suivrai. Mais, prends garde, le sort est pour moi : si j'échappe à la mort, je saurai me venger!

— Je n'ai pas peur! tu peux partir!... commanda-t-elle très brave.

Herrera se recula de quelques pas dans l'ombre, s'éloignant lentement du seuil lumineux d'où Annunziata la chassait!

— Si je meurs ce soir, tu l'auras voulu, dit-il d'un air sombre ; on me cherche, et je n'en puis plus!...

Il ne suppliait point en ce moment, et cependant la jeune fille eut soudain un désir de miséricorde en voyant cet homme respecter sa faiblesse, lui qui aurait pu la tuer pour se venger! Au fond de la chambre, l'icône de bois doré brillait d'un étrange éclat, les mains jointes en un geste d'éternel pardon!

Alors, Annunziata comprit la charité si forte et si belle qui fait accueillir celui qui est tombé, proscrit ou meurtrier ; elle se dit que sa généreuse action toucherait peut-être le cœur sombre de ce bandit, qu'un peu de clarté glisserait dans son âme farouche, qu'il pourrait bien ce soir regretter son passé... et, respectant cette loi antique qui veut que l'on accorde asile à l'hôte que le destin vous envoie, fût-ce un banni ou un paria qui frappe à votre porte, la Corse, faisant taire ses rancunes et sa haine, fit signe à Herrera d'entrer dans la maison...

. . . . . .

La nuit avait déroulé tous ses voiles. Dans la cave, le bandit avait trouvé un gîte sûr et la jeune fille poursuivait à présent sa veillée silencieuse en attendant Yosé.

Vers minuit enfin, un pas cadencé retentit derrière la porte. Pour la seconde fois, elle ouvrit, ne voulant rien laisser paraître de son mortel émoi.

— Me voici! dit le jeune homme en jetant sur la table sa ceinture encore toute garnie de cartouches, ses pistolets et son manteau!... Ah! le gaillard nous a échappé! C'est un gibier qu'on ne traque pas facilement, celui-là. Nous avons cru le tenir un moment, puis, il nous a glissé entre les mains au détour du bois des Palmiers. Mais enfin, me voici sain et sauf!... Et toi, pauvre Annunziata, quelle triste veillée je t'ai fait passer! Tu étais inquiète, pauvre petite sœur, tu es encore pâle et tremblante... que dirais-tu, alors, si tu te trouvais face à face avec Herrera?...

Il riait de bon cœur cette fois, et Annunziata eut un moment l'idée de tout lui dire ; car il lui répugnait de cacher quelque chose à Yosé, et puis, elle songea que la rancune corse est terrible, que son frère haïssait le bandit et que s'il savait sa présence dans sa demeure, il n'écouterait que ses justes ressentiments et le tuerait sans hésiter.

Annunziata avait promis asile! Annunziata ne voulait point qu'un bandit puisse dire qu'une Corse avait manqué à son devoir, et, répondant évasivement, pour ne point laisser voir son trouble, elle servit à Yosé son repas.

Le lendemain à l'aube, la jeune fille se leva doucement, descendit à la cave sans bruit, puis, ouvrant une porte dérobée qui donnait accès dans la campagne, elle fit signe à Herrera de fuir.

— Dès que tu auras franchi mon seuil, lui dit-elle, tu redeviendras mon ennemi, celui de mon frère et de ses compagnons ; fuis donc et puisse la Madone changer ton cœur!

La rude physionomie du bandit avait tressailli en écoutant ces nobles paroles, et touché pour la première fois peut-être par tant de fier courage, il étendit la main gravement :

— Merci!.. dit-il, et reçois mon serment (serment de bandit, vas-tu dire, mais Herrera n'a qu'une parole) que si j'échappe à la mort, je réparerai le mal que j'ai causé, car je ne peux plus combattre les tiens après ce que tu as fait pour moi. Herrera tâchera de redevenir un honnête homme en souvenir de la vaillante et généreuse Corse qui l'a accueilli un soir de malheur!...

Et, se drapant dans son large manteau, il s'éloigna du côté de l'Aurore!...

M. Mercey.

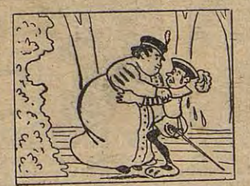
Très prochainement paraîtra :

LA BANDE DE L'AUTO ROUGE

♣ ♣ ♣

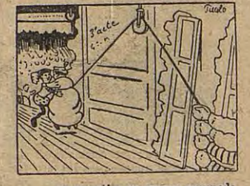
Grande histoire dramatique inédite.

UN ENLÈVEMENT AU THÉATRE



Lorsque Trébuchet, qui jouait les grands premiers rôles au théâtre des « Fantaisies Outrancières », devait enlever l'ingénue au 3e acte dans *La Fille du roi de Trèfle*, il lui fallait accomplir un vrai tour de force car l'ingénue en question pesait ses cent vingt kilos bien tassés et à chaque représentation Trébuchet, qui en avait la chair de poule...

... à l'avance, se demandait s'il ne serait pas forcé de faire plusieurs voyages pour emporter cette rondouillarde personne qui figurait un sérieux échantillon du plus lourd que l'air. Comme il était en excellents termes avec le machiniste, il imagina d'accord avec l'ingénue...



... en question un moyen commode de s'éviter ce rabiot de fatigue. Une corde et une poulie firent tous les frais de cette invention et la Fille du roi de Trèfle, enlevée tous les soirs dans la coulisse par trois poignes robustes, permit à Trébuchet de simuler cet enlèvement avec un sourire sur les lèvres, ce qui lui valut un colossal succès.

LES NÉGRIERS DES RIVIÈRES DU SUD (*Suite.*)

Par surprise et par trahison, le capitaine négrier Sharp et son acolyte le nègre Arturo ont fait naufrage près des îles Canaries et ont massacré l'équipage du vaisseau à trois ponts Océan, qui transportait en France vingt-huit cercueils remplis de poudre d'or. Seul, le mousse Alain Mouscot s'est sauvé cramponné à une épave. Après deux jours de souffrances horribles, au milieu de l'eau, Alain Mouscot est aperçu par un navire espagnol. Or, l'Espagne est en guerre avec la France ! Alain se demande comment cacher sa nationalité pour ne pas être fait prisonnier.

Monté par huit marins, le canot espagnol arriva le long de l'épave sur laquelle Alain Mouscot était accroché. Deux des matelots saisirent le mousse et l'aidèrent à se hisser dans l'embarcation qui, aussitôt, vogua vers le brick. « Qui êtes-vous ? De quel navire venez-vous ? » demanda au mousse l'homme qui dirigeait l'embarcation. Alain Mouscot ne comprenait pas l'espagnol. Mais, afin d'éviter de révéler sa nationalité, il avait résolu de ne pas dire un mot. Comment deviner, ainsi, qu'il était Français ? Au moment de la bataille, il était en tenue de cervée et ses vêtements, déchirés et effilochés dans le combat, n'avaient plus ni forme ni couleur. Il ne répondit donc pas à la question de l'Espagnol.

Ce dernier essaya, en vain, de se faire comprendre. Le mousse resta muet ! Enfin, le canot relia le brick et Alain Mouscot, épuisé, monta à bord du navire, soutenu par un matelot. On lui fit boire un verre de vin chaud, et le capitaine lui fit donner des vêtements secs. Alain accepta le tout sans dire un mot. Le capitaine du brick, après avoir remis son navire en route, fit amener le mousse devant lui : « Tu es sur le brick *Rosario* de Sa Majesté très Catholique, entends-tu, mon garçon, réponds sans crainte, il ne te sera fait aucun mal ! Qui es-tu ? » Pas de réponse. Vainement, le capitaine répéta sa question en anglais, en français et en portugais. Le mousse fit signe qu'il était muet. .

... Le capitaine Ximénès, incrédule, mais ne pouvant confondre Alain qui jouait son rôle à merveille, fit signe au jeune mousse de rejoindre les matelots à l'avant et ordonna qu'il fût surveillé avec soin. Le *Rosario*, brick de trente canons, venait de Cuba et se dirigeait vers Cadix. Sept jours après avoir recueilli Alain Mouscot, il jetait l'ancre à l'embouchure du Guadalquivir sans que le jeune Français eût prononcé une parole. S'il ne parlait pas, Alain Mouscot écoutait ! Et, malgré qu'il ne comprît pas l'espagnol, il s'était aperçu qu'il était surveillé ; aussi, s'était-il tenu sur ses gardes. Sitôt le navire ancré, le capitaine Ximénès se rendit à terre accompagné de quatre marins et du naufragé...

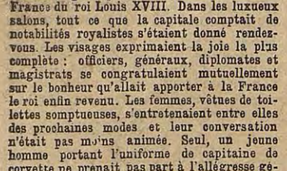
... qu'il conduisit à l'hôpital de la ville afin qu'il fût examiné par les médecins. Alain Mouscot suivit docilement les marins et se laissa mener à l'hôpital où il fut enfermé dans une petite chambre, en attendant qu'on statuât sur son sort. Alain Mouscot, lui, n'espérait pas attendre si longtemps. Son premier soin fut d'examiner sa prison. Une étroite fenêtre garnie de barreaux de fer l'éclairait. Et la porte en était solide. Impossible de fuir. Le jeune mousse terminait son inspection, lorsque la porte s'ouvrit. Un gardien parut : « Suivez-moi ! » dit-il au jeune mousse. Alain obéit. A la suite du gardien, il parcourut un long couloir et arriva devant une petite pièce dont la porte était ouverte.

Alain Mouscot eut une idée. Au moment où le gardien lui désignait la petite salle et l'invitait à y entrer, Alain, d'un coup de tête dans le ventre, l'envoya rouler de l'autre côté de la porte. Il attira ensuite le battant à lui et donna deux tours de clé à la serrure qui était solide. « C'est le moment de filer, maintenant ! » murmura-t-il. Dans un coin du couloir, une cruelle et une auge gisaient, abandonnées sans doute par un ouvrier maçon. Alain Mouscot saisit une poignée de plâtre et se blanchit de la tête aux pieds : cheveux, visage, vêtements.

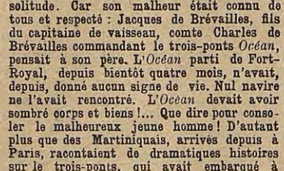
Puis, sans se soucier du vacarme que faisait le gardien enfermé, il empoigna l'auge, la mit sur sa tête et se dirigea vers la sortie de l'hôpital. Nul ne fit attention à lui, et, bientôt, il fut dehors. Il jeta son auge dans une ruelle déserte, et, s'étant orienté, se dirigea vers le port. Le long du quai, des piles de sacs de blés, des centaines de fûts de vin étaient entassés. Alain n'eut aucune peine à s'y ménager une cachette, et, s'étant désaltéré à un baril de vin qui fuyait, il s'endormit entre deux piles de sacs. Quand il se réveilla, la nuit était venue.

Il se frotta les yeux et sortit de sa cachette. Le long du quai désert, trois veilliers étaient accostés. Alain Mouscot resta un instant immobile à les considérer, puis, délibérément, monta à bord du plus proche, une petite goélette. L'équipage devait dormir, car nul bruit ne s'entendait. Alain s'approcha du panneau de la cale qui était ouvert, et, à la lueur de la lune, se rendit compte que le petit navire était chargé de barriques de vin. Il jeta un regard scrutateur autour de lui, et, avec précaution pour ne pas faire de bruit, se laissa glisser...

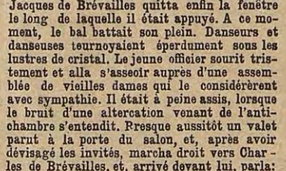
... le long d'un palan qui pendait, et atteignit l'entrepont du brick. Entre les barriques, des ballots de figues sèches avaient été placés pour les empêcher de bouger. Alain en éventra un et, comme il avait faim, il s'empiffra l'estomac de fruits qu'il arrosa avec une rasade de vin tiré à un des fûts rangés dans la cale. « Maintenant, pensa-t-il, je n'ai plus qu'à rester ici jusqu'à ce que nous arrivions quelque part. » Et sur cette réflexion, il alla s'étendre dans un coin sur un amas de sacs de figues où il attendit les événements. Le 29 juin 1815, *le Club national* donnait dans...



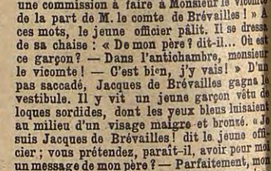
... ses salons de la rue Saint-Honoré, une soirée de gala pour célébrer le retour en France du roi Louis XVIII. Dans les luxueux salons, tout ce que la capitale comptait de notabilités royalistes s'étaient donné rendez-vous. Les visages exprimaient la joie la plus complète : officiers, généraux, diplomates et magistrats se congratulaient mutuellement sur le bonheur qu'allait apporter à la France le roi enfin revenu. Les femmes, vêtues de toilettes somptueuses, s'entretenaient entre elles des prochaines modes et leur conversation n'était pas moins animée. Seul, un jeune homme portant l'uniforme de capitaine de corvette ne prenait pas part à l'allégresse générale. Accoudé à l'espagnolette d'une fenêtre, il regardait mélancoliquement...



... les noctambules passer dans la rue noire. Personne, d'ailleurs, ne venait troubler sa solitude. Car son malheur était connu de tous et respecté : Jacques de Brévailles, fils du capitaine de vaisseau, comte Charles de Brévailles commandant le trois-ponts *Océan*, pensait à son père. L'*Océan* parti de Fort-Royal, depuis bientôt quatre mois, n'avait, depuis, donné aucun signe de vie. Nul navire ne l'avait rencontré. L'*Océan* devait avoir sombré corps et biens !... Que dire pour consoler le malheureux jeune homme ! D'autant plus que des Martiniquais, arrivés depuis à Paris, racontaient de dramatiques histoires sur le trois-ponts, qui avait embarqué à Fort-Royal vingt-huit cercueils. bien que personne ne fût mort !... Au ministère...



.de la Marine, on refusait toute explication. Il pouvait être onze heures du soir lorsque Jacques de Brévailles quitta enfin la fenêtre le long de laquelle il était appuyé. A ce moment, le bal battait son plein. Danseurs et danseuses tournoyaient éperdument sous les lustres de cristal. Le jeune officier sourit tristement et alla s'asseoir auprès d'une assemblée de vieilles dames qui le considérèrent avec sympathie. Il était à peine assis, lorsque le bruit d'une altercation venant de l'antichambre s'entendit. Presque aussitôt un valet parut à la porte du salon, et, après avoir dévisagé les invités, marcha droit vers Charles de Brévailles, et, arrivé devant lui, parla: « Monsieur le vicomte, c'est un... un jeune vagabond qui veut absolument parler à Monsieur...



« ... le vicomte. Comme de juste, nous avons voulu l'éconduire... Mais il prétend qu'il a une commission à faire à Monsieur le vicomte de la part de M. le comte de Brévailles ! » A ces mots, le jeune officier pâlit. Il se dressa de sa chaise : « De mon père ? dit-il... Oh est ce garçon ? — Dans l'antichambre, monsieur le vicomte ! — C'est bien, j'y vais ! » D'un pas saccadé, Jacques de Brévailles gagna le vestibule. Il y vit un jeune garçon vêtu de loques sordides, dont les yeux bleus luisaient au milieu d'un visage maigre et bronzé. « Je suis Jacques de Brévailles ! dit le jeune officier ; vous prétendez, paraît-il, avoir pour moi un message de mon père ? — Parfaitement, mon capitaine... Et si vous voulez bien m'accorder un entretien, loin ..

« ... de ces « marmitons » (c'est ainsi que le jeune garçon appelait les laquais furieux), je vous le transmettrai ! — C'est bien ! Vous allez venir avec moi !... Qu'on fasse avancer ma voiture !... Mon manteau !... » Sur ces mots, Jacques de Brévailles, ayant à ses côtés le jeune inconnu, revêtit sa capote d'uniforme et son bicorne et sortit. Les deux hommes montèrent dans la voiture du vicomte qui fila immédiatement dans la direction du domicile de ce dernier. « Je vous écoute, disait Jacques de Brévailles, sitôt la portière fermée. — Mon capitaine, je suis Alain Mouscot, natif de Tréguier, en Bretagne. J'étais mousse à bord du vaisseau l'*Océan* ! »

Jacques de Brévailles frissonna : « Mon père ? questionna-t-il. — Le capitaine de Brévailles est mort en combattant, mon capitaine ! Il est mort à mes pieds et voici ses dernières paroles que je me rappelle comme si c'était aujourd'hui : « Tu diras au ministre que j'ai fait mon devoir... Tente de voir mon fils, tu entends... dis-lui de me venger... Ce navire est celui du capitaine Sharp... Il est connu !... Tu trouveras mon fils à Paris, 123, rue. . » Et c'est tout, mon capitaine ! » Jacques de Brévailles ne répondit rien. Pendant quelques instants, il resta immobile et silencieux. Ainsi, son père était bien mort ! Il allait parler, lorsque la voiture...

...s'arrêta devant la porte de son hôtel. Il se ressaisit et dit au mousse : « Viens avec moi ! Tu vas me raconter en détail comment mourut mon père ! — Oui, mon capitaine ! » fit Alain, ému. L'officier et le mousse pénétrèrent dans le luxueux hôtel de la famille de Brévailles, dont Jacques était le dernier représentant, sa mère étant morte quelques années auparavant. Ils arrivèrent ainsi dans le grand salon où un portrait en pied du capitaine de vaisseau, Charles de Brévailles, rappelait la mémoire du disparu. A cette vue, le mousse, instinctivement, fit le salut militaire. « Assieds-toi ! s'écria Jacques de Brévailles... Mais, d'abord tu vas me dire comment tu te trouves ici.

« As-tu des camarades avec toi ? — Non, mon capitaine... tout l'équipage a succombé ! — Ah !... Et où loges-tu à Paris ? — Nulle part... j'arrive à pied de Port-Vendres ! — Mais tu dois être épuisé !... As-tu faim ? — Je vous avouerai, mon capitaine, que je n'ai rien mangé depuis hier matin ! » dit le jeune mousse. Jacques de Brévailles bondit vers le cordon d'une sonnette et le tira si fort qu'il se brisa. Un valet se montra. « Servez-nous un repas froid ! ordonna le capitaine de corvette, et vite ! » Le domestique, étonné de voir son maître se commettre avec un personnage aussi mal vêtu, répondit : « Oui, monsieur le vicomte ! » et se retira.

A suivre.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Marcel Dunot a quitté l'usine Pordon où il travaillait à Saint-Quentin, à la suite d'une juste correction qu'il a dû administrer au sous-directeur de l'usine.

Il est venu à Paris chercher fortune, riche de sept cents francs qu'il avait économisés. Débarqué à la gare du Nord, il s'est dirigé sur Saint-Denis où il espère trouver du travail dans une usine.

Il a eu la malchance de tomber, à la barrière, sur une bande de chenapans qui ont flairé en lui un provincial naïf dont ils pouvaient tirer parti !

Sous prétexte de le piloter et de lui faire trouver du travail, ils l'ont conduit chez un marchand où le « Grand Bébert », le chef de la bande, l'a fait causer.

Marcel vient de confier à ses nouveaux amis le montant de ses économies, et a même poussé l'imprudence jusqu'à leur dire qu'il les portait dans sa poche.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE III

MARCEL DUNOT GLOBE-TROTTER ET POLICIER

Depuis deux jours, Marcel Dunot, accueilli dans la maison d'importation Felix Pecoulet de Boulogne-sur-Mer, travaillait au service des expéditions.

Quoiqu'il apportât à ses nouvelles fonctions le même zèle, la même ardeur au travail qu'il avait toujours déployés dans son ancien métier de mécanicien à l'usine Pordon, jamais il n'avait attendu le dimanche avec tant d'impatience.

C'est qu'à son arrivée à Boulogne, l'avant-veille au matin, la vue du port l'avait à tel point séduit, qu'il avait eu grand'peine à s'y arracher pour aller porter sa lettre de recommandation à M. Pecoulet.

Une heure durant, il avait erré à travers le port entre les wagons de charbons, les piles de tonneaux et de marchandises. Ebloui du spectacle des mâts qui s'enchevêtraient à l'infini en tendant sur le ciel leurs réseaux inextricables de cordages. Il n'avait de sa vie aperçu que des chalands sur le canal de Saint-Quentin et la vue de ces vaisseaux venus de tous les coins de l'univers l'emplissait d'une admiration quasi respectueuse. De simples ballots de marchandises couverts d'inscriptions étrangères lui semblaient presque des êtres vivants qui devaient avoir à conter de merveilleuses aventures.

Une ivresse d'espace, une fièvre de courir le monde sur n'importe lequel de ces vaisseaux l'avait gagné. Mais sa raison reprenant le dessus, à regret il s'était éloigné du port et s'était rendu à la maison Félix Pecoulet.

Engagé immédiatement, il s'était mis au travail sur l'heure, et en attendant le dimanche où il pourrait reprendre sa promenade enchanteresse dans le port, il avait interrogé avidement ses nouveaux camarades de travail sur toutes les choses de la navigation et de la mer.

Il avait appris ainsi, non sans un certain désappointement, que les grands transatlantiques n'entraient pas dans le port de Boulogne car leur tirant d'eau trop considérable leur en interdisait l'accès. Ils s'arrêtaient en pleine mer où un bateau spécial allait chercher les passagers et les bagages.

Comme il manifestait une passion presque enfantine pour la visite d'un de ces grands vaisseaux qui traversent l'Océan, le samedi soir, un des commis de la maison Félix Pecoulet le prit à part :

— Mon vieux, c'est facile de te passer ta fantaisie. Demain matin, le *Rotterdam* arrive en rade, venant de Hambourg. C'est moi qui dois accompagner les colis que la maison envoie à New-York. Tu n'as qu'à me remplacer et comme ça, tu pourras te payer la visite du *Rotterdam*.

Marcel Dunot faillit sauter au cou de son collègue, qui, tout en lui rendant un si précieux service, avait cependant supputé pour lui-même le bénéfice de faire la grasse matinée le lendemain.

— Et je saurai te remplacer ? s'inquiéta Marcel.

— Ça n'est pas compliqué. Tu iras à neuf heures sur le *Holland*, le bateau spécial chargé du service des compagnies hollandaises Tu compteras les colis de la maison ; il y en a 117. Tu passeras avec eux sur le *Rotterdam* et tu vérifieras si les 117 colis v sont bien embarqués. Après, tu seras libre.

Le lendemain à 8 heures, en avance d'une heure, Marcel était en face du *Holland*, attendant le camion de la maison Pecoulet.

A dix heures, il escaladait la passerelle du *Rotterdam*, comptait ses 117 colis, et sa besogne faite, il se précipitait derrière un matelot du *Rotterdam* qui allait faire visiter le navire à quelques touristes spécialement autorisés.

En passant devant les machines, il laissa filer la caravane et tomba dans une contemplation extasiée dont il ne s'arracha qu'au bout d'un assez long temps pour essayer d'approcher de plus près par le couloir de la chaufferie. Mais il se heurta à une porte fermée et dut revenir en arrière. Il essaya de rattraper les visiteurs, mais s'égara dans un véritable dédale de couloirs.

— Baste ! tant pis ! Je n'ai pas besoin d'eux, se dit-il, et suivant sa fantaisie, il continua son inspection, tombant d'étonnement en étonnement à la vue de l'admirable installation de cette véritable ville flottante qu'est un transatlantique.

Au bout d'une heure de cette promenade passionnante, il se retrouva dans le couloir des machines et croisa un officier du *Rotterdam*.

Celui-ci se retourna vers lui et l'apostropha assez vivement :

— Mais qu'est-ce que vous faites là, vous ?

Du ton le plus paisible, Marcel répondit :

— Je me promène, monsieur.

L'officier fronça les sourcils.

— Mais, n'êtes-vous pas arrivé tout à l'heure à bord du *Holland* pour visiter le transatlantique ?

— Parfaitement.

L'officier leva les bras au plafond :

— Mais, vous êtes fou, mon ami ! Qu'est-ce que vous faites là ? Comment vous êtes-vous arrangé ? Mais le *Rotterdam* a levé l'ancre et le *Holland* est parti depuis longtemps !

Marcel Dunot, affolé, fit un mouvement pour se précipiter sur le pont.

— Et où allez-vous ?

— Mais je vais... je veux m'en aller...

— Où ça ? Dans l'eau ?

— Mais alors...

— Alors, vous êtes embarqué pour New-York...

— On ne peut pas prévenir le *Holland* de me ramener à terre ?

— Hé bien, vous êtes bon ! Vous vous imaginez qu'on va arrêter un transatlantique comme le *Rotterdam* pour vous tout seul ! Tant pis pour vous ! On ne vous a pas forcé à monter ! Vous resterez là, mon ami, jusqu'à New-York, et nous vous ramènerons à Boulogne à notre prochaine traversée... Venez avec moi, je vais vous conduire au capitaine...

Au premier moment, Marcel Dunot avait été consterné. Puis une joie infinie avait inondé son cœur.

Ainsi, par la force des choses, et sans l'avoir un instant cherché, il réalisait son rêve. Il voguait vers le nouveau monde !

Comme ils arrivaient à l'entrepont, ils croisèrent un officier d'une cinquantaine d'années tout chamarré de galons.

L'officier qui accompagnait Marcel s'arrêta.

— Capitaine, dit-il, voici un jeune homme qui était à bord du *Holland* et qui est resté.

Le capitaine fronça les sourcils et, considérant le jeune homme, s'écria :

— Mon garçon, je n'admets pas cela... Vous l'avez fait exprès !... Ne comptez pas voyager en Amérique aux frais de la Compagnie... Je vous rapatrierai dès le retour du *Rotterdam*.

Marcel tenta de se disculper :

— Je vous assure, Monsieur, que je ne l'ai pas fait exprès... c'est absolument par erreur...

— C'est bon, l'interrompit le capitaine. Je n'en crois pas un mot... J'interdis absolument que vous descendiez du bateau à New-York, et je vous ramènerai à Boulogne, mon gaillard, comme vous en êtes parti. Jusque-là, vous logerez et vous mangerez avec l'équipage.

Marcel, estomaqué, comprit qu'il était inutile d'essayer de se défendre. D'ailleurs, le capitaine avait passé son chemin. Il suivait docilement l'officier qui le conduisit au quartier de l'équipage.

Cet officier, d'humeur moins rogue que le capitaine, lui fit donner une petite cabine, et le recommanda à l'un des marins du transatlantique qui commandait une équipe chargée du nettoyage des salons.

Ce marin, un nommé Van Berg, originaire d'Anvers, parlait français, et accueillit amicalement le nouveau venu. Il rit de bon cœur de son aventure, et l'encouragea :

— Il ne faut pas vous faire de bile de la décision du capitaine. C'est un officier très sévère, mais au fond, un très brave homme. Je suis sûr qu'il vous autorisera à débarquer à New-York, mais d'ici là vous devriez tâcher de vous concilier sa sympathie en vous rendant utile à quelque chose.

Vivement, Marcel Dunot s'écria :

— Mais je ne demande pas mieux ! Qu'est-ce que je puis faire ?

— Eh bien, venez avec moi !

Van Berg se dirigeait précisément avec ses hommes vers les grands salons de lecture du *Rotterdam* pour les nettoyer et les mettre en ordre.

Il fit passer à Marcel une blouse et une casquette d'employé aux insignes du bâtiment. Celui-ci les mit délibérément et accompagna la corvée dans les salons.

Il s'agissait de procéder à un ménage soigneux et discret sans

déranger les quelques passagers de première classe qui se trouvaient là.

Marcel s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec son adresse habituelle et le souci de contenter le chef de l'équipe.

Tout en astiquant de bon cœur, il regardait les voyageurs à la dérobée, et ne se lassait pas de contempler ceux d'entre eux que ses camarades lui signalaient comme des milliardaires américains.

Soudain, un petit brouhaha s'éleva dans un coin du salon et Marcel resta, son chiffon en l'air.

Un voyageur d'une quarantaine d'années venait de se lever en sursaut en poussant un cri de détresse. Marcel crut qu'il était pris d'un malaise et se disposait à aller le soutenir.

Mais le voyageur se contentait de frapper sur ses poches en poussant de petits cris de fureur.

— Ne vous emportez pas, mon ami.

Van Berg, en sa qualité de chef d'équipe, s'approcha de lui et s'informa :

— Vous êtes indisposé, monsieur?

L'autre regardait l'employé d'un œil hagard :

— Mon portefeuille ! dit-il, disparu !

Van Berg suggéra :

— Peut-être, monsieur, vous l'aurez laissé dans votre cabine?

L'homme secoua énergiquement la tête :

— Non ! non ! Je suis sûr de l'avoir mis dans une poche de côté... absolument sûr, et je ne l'ai plus !

Van Berg parut fort ennuyé :

— Peut-être il aura glissé à côté de votre poche, cela arrive...

Le voyageur se fâcha :

— Je sais ce que je fais !... Je l'ai mis dans ma poche, je vous dis !... je suis volé !

Van Berg s'inclina :

— Alors, monsieur, il faut faire une déclaration au second du navire qui fera des recherches et sans doute le retrouvera.

L'homme se mit à grogner et disparut dans un couloir en jetant sur toutes les personnes présentes, et particulièrement sur les employés, des regards soupçonneux.

Van Berg dit à mi-voix :

— Je suis sûr qu'il ne sait pas ce qu'il fait et qu'il a laissé son portefeuille dans sa cabine.

Marcel, sur un ton plus élevé, répondit :

— Ce voyageur a une tête qui ne me revient pas !

Van Berg le fit taire :

— Chut ! Ne parlez pas si haut des voyageurs. D'autres pourraient entendre et se fâcher.

Marcel se le tint pour dit et garda ses réflexions.

D'ailleurs, le nettoyage était fini et les employés revenaient au quartier de l'équipage.

Marcel s'occupa d'arranger sa petite cabine.

Van Berg lui avait donné des vêtements de toile bleue pour porter constamment. Il plia avec méthode le costume qu'il portait en montant sur le bateau et allait le poser sur une planchette, quand le capitaine parut dans sa cabine.

Surpris, Marcel porta la main à sa casquette :

— Ah ! ah ! vous êtes installé, ça va bien, dit l'officier. Mais avancez un peu, par ici !

Sans méfiance, Marcel s'avança.

Quand il fut à la portée du capitaine, celui-ci lui mit la main sur l'épaule et demanda à haute voix :

— Est-ce celui-là ?

Marcel aperçut alors dans le corridor un autre personnage et reconnut le voyageur qui avait été volé dans le salon.

— C'est lui ! Parfaitement, répondit-il à l'officier.

— C'est bon, nous allons voir ! Comment donc vous appelez-vous ?

— Marcel Dunot.

— Eh bien, Marcel Dunot, vous savez, puisque vous étiez présent, que M. Josua Verner, qui est devant vous, a perdu un portefeuille contenant une forte somme en billets de banque.

— Oui, monsieur le capitaine.

— M. Josua Verner affirme que vous êtes passé à plusieurs reprises près de lui ; il nous demande de vous interroger et de fouiller dans vos bagages.

Marcel Dunot bondit :

— Me soupçonner, moi? Ah ! par exemple !

Le capitaine le calma d'un geste.

— Ne vous emportez pas, mon ami. Quoique vous soyez à bord dans des conditions au moins irrégulières, je ne vous incrimine pas du tout ; mais pour dissiper tous les soupçons, je vous demande de faire vous-même la preuve de votre innocence et d'étaler tout ce que vous avez.

— C'est bien facile, mon capitaine ; je n'ai que le vêtement que j'avais sur moi.

Et sans attendre d'autre invitation, Marcel Dunot, fébrilement, se mit à retourner toutes ses poches. Son portefeuille attira l'attention du capitaine.

— Donnez-moi cela, dit-il.

— Marcel rougit jusqu'aux yeux, et tendit l'objet.

— Ce sont mes économies, dit-il, monsieur le capitaine.

— Ah ! vous avez des économies, c'est bien, cela, voyons ?

Il ouvrit le portefeuille, tira la liasse des billets et compta silencieusement quatorze billets de cinquante francs qu'il replaça dans leur poche.

— Tiens ! vous aviez tant d'économies ? dit-il, d'un ton légèrement sceptique, en rendant le portefeuille à Marcel.

— Oui, capitaine.

Le capitaine se tourna vers Josua Verner.

— En tout cas, la somme que je trouve sur ce jeune homme n'a aucun rapport avec celle qui vous a été dérobée.

— Pardon ! monsieur le capitaine, répliqua vivement Verner, j'avais environ mille livres sterling en billets anglais, mais il y avait aussi une somme de billets français. Peut-être ce garçon n'a conservé que ceux-là parce qu'il en savait la valeur.

— Et combien y avait-il en billets français ?

Verner eut une hésitation très visible et dit :

— Je crois dans les quinze cents francs.

— Eh bien ! il y a en tout juste sept cents dans ce portefeuille. Rien ne nous permet donc d'accuser ce jeune garçon.

— A moins, reprit Josua Verner, qu'il n'ait remis le reste à quelque complice.

— C'est tout à fait invraisemblable, Monsieur, étant donné les circonstances dans lesquelles il se trouve ici.

Marcel Dunot, qui sentait son sang bouillir, dit en même temps :

— Je ne sais ce qui me retient de donner une paire de gifles à cet individu !

Le capitaine, d'un regard impérieux, lui fit signe de se taire et entraîna le voyageur qui grognait.

— Nous continuerons les recherches, monsieur, et je vous promets de faire l'impossible pour que vous rentriez en possession de votre argent ; mais ici, je crois que nous faisons fausse route.

Marcel Dunot, lui, était dans tous ses états. Il alla épancher sa fureur auprès de Van Berg qui s'évertua amicalement à le calmer.

— Ne vous faites pas de bile. Le cas de vol à bord est assez fréquent. Et naturellement, on soupçonne toujours des pauvres diables. Pourtant, c'est généralement dans les voyageurs de 1re classe que se trouvent les fripons. Mais ne craignez rien du capitaine. Il n'est pas homme à inquiéter quelqu'un sans preuves.

— C'est égal, reprit Marcel, si jamais ce Josua Verner me retombe sous la main ailleurs qu'ici, je lui revaudrai ça !

Et il continua aux côtés de Van Berg, à vaquer aux soins du bâtiment, s'intéressant de plus en plus à l'aménagement du magnifique paquebot.

Vers le soir, il commençait à oublier l'incident du portefeuille, quand un matelot l'aborda et lui dit que le capitaine demandait à le voir dans son appartement.

Fort de sa conscience, Marcel Dunot suivit le marin qui le conduisit, et sans embarras, mais cependant assez ému, se présenta devant le commandant du *Rotterdam*.

— Mon garçon, lui dit immédiatement l'officier, je tiens à vous dire tout de suite que je ne vous soupçonne absolument pas d'avoir trempé dans l'affaire Verner.

— Je vous remercie, mon capitaine, dit vivement Marcel.

— Cependant, reprit le capitaine, pour la régularité de mon enquête, il faut que je vous pose certaines questions. Vous avez une assez forte somme sur vous. Vous en êtes, bien sûr, le légitime propriétaire, mais pouvez-vous m'en expliquer la provenance ?

D'un seul trait, et avec tout l'accent de la vérité, Marcel, en quelques mots, dit toute sa vie, et particulièrement tout ce qu'il avait fait depuis son départ de Saint-Quentin.

— C'est très bien, dit en le congédiant, le capitaine, de plus en plus convaincu de son innocence.

— Oui, mon capitaine, dit Dunot, mais tout de même, s'il n'y avait pas eu un soupçon contre moi, vous ne m'auriez pas fait demander.

Un peu embarrassé, le capitaine tint à le rassurer entièrement :

— Mon garçon, il n'y a aucune honte à se justifier, l'essentiel est d'avoir la conscience nette. Je suis persuadé que vous êtes un honnête homme. Donnez-moi la main et allez dîner de bon appétit. C'est l'heure de votre table.

Marcel obéit à la lettre et dîna, en effet, de fort bon appétit, puis se coucha presque aussitôt. Mais il dormit assez mal. Cette vilaine affaire lui trottait dans la tête, et il eût donné volontiers tout ce qu'il avait pour éclaircir le mystère de ce vol du portefeuille Verner, et prouver d'une façon absolue qu'il y était étranger.

Le matin, il se leva pourtant de bonne humeur, endossa sa tenue de travail et se mit en devoir de balayer le poste des employés.

Puis il alla retrouver Van Berg qui opérait dans les salons.

— Ça va, camarade ? le salua le chef d'équipe.

— Très bien, merci, et vous ?

— Il faut bien que ça aille ! Je n'ai pas encore ramassé des rentes à astiquer le *Rotterdam*. A propos, Marcel, vous savez qu'il s'est passé encore quelque chose cette nuit...

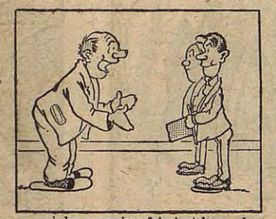
— Quoi donc ?

— Eh bien, on a cambriolé après le dîner dans l'appartement du capitaine.

(A suivre.)

L'ÉPREUVE

M. Prosper Pignan, souffleur en verres de lampe, retiré des affaires, était le père d'une fille de dix-huit printemps, prénommée Pélagie et à ce point séduisante qu'un beau matin elle fut demandée simultanément en mariage par deux jeunes gens de la contrée : Naseaux et Ripaton. Les deux soupirants ayant plaidé chacun leur cause et fait étalage des qualités qui...



... à les en croire, faisaient d'eux, des partis incomparablement avantageux, le papa répondit : « Puisque vous aspirez l'un et l'autre au bonheur de devenir mon gendre et que Pélagie et moi n'avons pas de préférence, la main de ma fille appartiendra au vainqueur de l'épreuve que je vais vous proposer. Ripaton, prouvez-moi que vous êtes bon marcheur et vous, Naseaux, excellent cavalier.

« Le premier, Ripaton, qui habite le plus près, viendra à pied et Naseaux beaucoup plus éloigné, à cheval. Je vous le répète, Pélagie sera l'épouse du premier arrivé. » Ceci dit, il les laissa partir en leur souhaitant bonne chance!! Lelendemain, à l'heure fixée pour le départ, Ripaton se mit en route et abattit gaillardement ses cinq kilomètres en moins d'une heure. Dame, il ne s'attardait pas en...

... route à cueillir des noisettes ! De son côté, Naseaux n'avait pas perdu de temps. Après avoir sellé son cheval, il avait piqué des deux et était parti au trot allongé. « C'est rare si je ne rejoins pas bientôt Ripaton, se disait-il en accélérant l'allure de son coursier. Avec son heure d'avance et même en admettant qu'il ait couru depuis son départ, je suis certain de le rattraper... Pendant que Naseaux se...

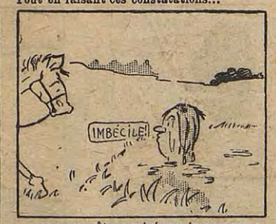
... faisait ces réflexions, Ripaton galopait toujours comme un dératé. Au moment de traverser un bois, le trot d'un cheval le fit se retourner. Malédiction ! c'était Naseaux. « Fichu ! » gémit-il, à la façon d'un marchand de foulards. Et pour ne point servir de cible à la risée de son rival triomphant, il pénétra dans le bois et courut se cacher derrière un buisson. Deux minutes s'écoulèrent...

... et de son abri, Ripaton vit le cavalier s'arrêter à son tour près du bois. « Tiens, tiens, fit-il, il attache son cheval par la bride à un arbre et se met à cueillir du muguet afin de l'offrir à Mlle Pélagee. Il a eu le nez creux, l'animal ! Je n'avais pas pensé à ça... Il sait qu'il n'est pas embarrassé avec son cheval pour me rattraper et il prend son temps. » Tout en faisant ces constatations...

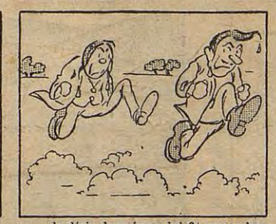
... il sentait le serpent de la jalousie lui mordre le cœur. Poussé par le ressentiment, il résolut de jouer un bon tour à son rival. S'approchant en pénard du cheval il détacha la bride, sauta en selle et partit au grand galop sans que sa fuite fut entendu du confiant Naseaux qui s'enfonçait plus avant dans le bois pour y cueillir son muguet.

Son bouquet terminé, il revenait sur ses pas pour reprendre son cheval. Jugez de la désagréable surprise qu'il éprouva et de son désespoir quand il s'aperçut qu'il avait disparu. Le malheureux faisait semblant de s'arracher les cheveux tant sa peine était grande. Enfin, faisant contre fortune bon cœur, il prit ses jambes à son cou et détala ventre à terre vers le domicile...

... de celui qu'il considérait déjà comme son futur beau-père. On a bien raison de dire que le bien volé ne profite jamais. Ce coquin de Ripaton était un pitoyable cavalier et n'ayant jamais chevauché que des coursiers en bois dans les manèges forains il faisait triste figure sur la monture de Naseaux. « Bon sang de malheur ! jurait-il, je donn'rais dix ans d'la vie de mon rival...



... « pour être arrivé car je commence par en avoir assez. Il faut croire que c'était aussi l'avis du cheval car il s'arrêta brusquement ce qui donna à Ripaton l'occasion de faire une formidable pirouette par-dessus le canasson et d'aller s'effondrer dans une mare croupissante d'où il réussit cependant à sortir, mais dans quel état vaseux et malodorant ! Malgré la mésaventure de ce bain malencontreux...



... le désir de vaincre lui fit reprendre sa course. Mais au détour de la route, nouvel avaro, il se jette en plein dans Naseaux.. Les deux prétendants à la main de Pélagie échangèrent un regard de défi et luttèrent de vitesse avec une énergie farouche, à qui arriverait le premier. Ils arrivèrent à peu près ensemble devant M. Prosper Pignan et, ruisselants de sueur, entendirent ce dernier leur dire :

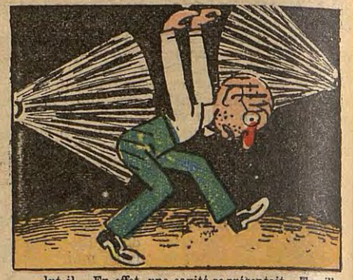
« Mes chers amis, vous me voyez désolé de vous avoir imposé cette course qui vous a mis tous les deux en nage sans profit car, après avoir réfléchi, Pélagie, ma fille, vient de m'avouer qu'elle aimait Nicolas, le fils de la buraliste, et qu'elle n'en voulait pas d'autre pour époux. » Vous voyez d'ici la mine déconfite de Ripaton et de Naseaux quand le papa narquois leur apprit cette nouvelle !

DÉSOPILANTES AVENTURES DE TROUILLE, DÉTECTIVE.— XXII. L'affaire Robinson-Crusoé (*Suite.*)

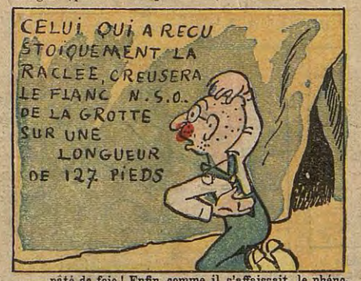
Après avoir exercé ses rares talents de gaffeur sur une foule d'affaires mystérieuses, Trouille, détective, s'occupe de l'affaire Robinson Crusoé. Guidé par un parchemin trouvé dans les flots, il arrive dans l'île de Robinson et se met à la recherche du trésor enfoui !

« Quatorze cent quatre-vingt-quinze... Quatorze cent quatre-vingt-seize... Quatorze cent quatre-vingt-dix-sept... » Trouille continue, selon les indications du parchemin, à compter, du bananier, les quinze cents pas de la tortue géante ! « Jamais ! soupire-t-il, je ne me serais imaginé (quatorze cent quatre-vingt dix-huit !)..

« ... qu'une tortue marchait si lentement ! Quand je pense (quatorze cent quatre-vingt-dix-neuf !) que ça fait exactement 7 jours que je suis perché sur son dos ! (Quinze cents ! ! !) Ouf !... » Et, sautant légèrement à terre, Trouille déroula son parchemin : « A 1,500 pas de tortue du bananier et 24 pieds sous terre... »



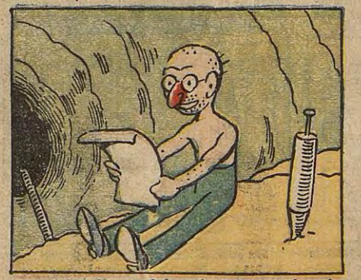
... lut-il... En effet, une cavité se présentait... Trouille s'y engagea hardiment, puis, le sol venant à manquer sous ses pas, il se laissa glisser jusqu'au fond. A peine avait-il posé le pied, qu'il lui sembla que la terre s'entr'ouvrait ; méthodiquement martelés, sa tête et ses reins lui firent l'effet d'être en...



... pâté de foie ! Enfin, comme il s'affaissait, le phénomène cessa... « C'est un guet-apens ! » glapit le détective... mais ayant jeté les yeux sur la muraille granitique, il y lut une indication qui le remplit de joie et lui fit oublier instantanément ses douleurs ! Puisqu'il ne s'agissait que de creuser, il creuserait !

Justement, comme par hasard, une pioche se trouvait là ! Trouille attaqua le flanc N. S. O. et se mit à piocher comme s'il s'agissait de passer un examen ! Après trente-six heures d'un effort soutenu, Trouille, crevant de faim, remonta pour déjeuner... Justement, la tortue avait pondu des œufs ! Trouille en goba une cinquantaine...

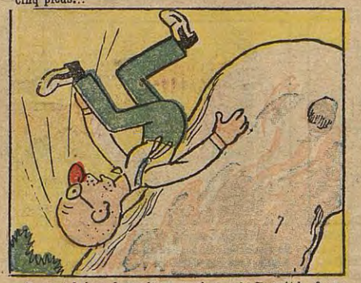
... puis redescendit dans le gouffre ! Ayant pioché encore fort avant dans le roc et dans la soirée, le policier finit par tomber sur un clysopompe ! « Robinson Crusoé s'est foutu de moi ! » rugit-il... Mais en examinant l'instrument de plus près, Trouille constata qu'il se dévissait... La capsule enlevée, le détective...



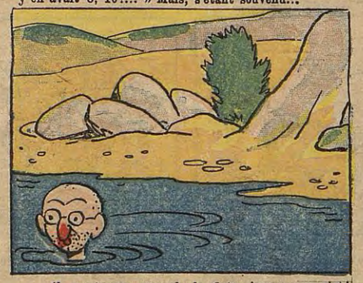
... extirpa du corps de la seringue un second parchemin en langage chiffré : 47 + 237910 + V. M. O. 1345 + 612 + 2500074 X. Y. Z. V. Après l'avoir longuement étudié, Trouille parvint à en découvrir la clé ! Le parchemin disait : « De la cavité, à une portée de fusil à l'est, s'ébouler de la tête de canard. Le trésor est à cinq pieds...

« ...sous la dalle du milieu ». Signé : « Robinson Crusoé. » Trouille se mit à exécuter, en signe de joie, le pas de la langouste épileptique ! Puis, remontant à la surface, il se dit : « Une portée de fusil à l'est ? Qu'est-ce que c'est ? Les portées, ça varie ! J'ai vu des portées de chiens où y en avait 3, et j'en ai vu où y en y en avait 8, 10 !... » Mais, s'étant souvenu...

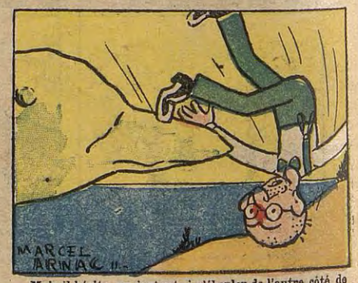
... qu'il avait possédé un winchester qui portait à 400 mètres, il s'en tint à cette mesure. Extirpant alors un mètre en caoutchouc qu'il portait toujours sur lui, il se mit en devoir de mesurer sa portée de fusil... Il en eut pour la matinée. Au bout de 400 mètres, il eut le mot de l'énigme : « s'ébouler de la tête de canard ».



Devant lui se dressait un rocher qui affectait la forme de cette sympathique volaille ! « Alors, dit Trouille, faut que je dégringole de là-haut ? Zut ! flûte et crotte !... » Mais l'idée que le trésor était au bout, rendit au détective, tout son enthousiasme !... Se hissant sur le faite du rocher, il se laissa dégouliner... Au bout d'un quart de minute...



... il se trouva avec de la flotte jusqu'au gaviot ! « Qu'est-de que ça veut dire ? pensa-t-il... et où est la dalle du milieu ? Si c'est de la mienne qu'il s'agit, elle est salement en pente ! J'ai dû me gourrer de côté ! C'est à recommencer ! Quel métier ! » Ayant repris bien attentivement connaissance du manuscrit, Trouille refit l'ascension de la tête de canard.



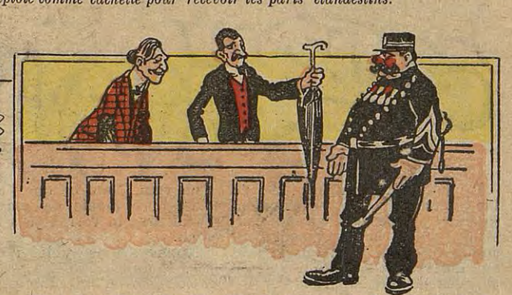
Mais il hésita, un instant, à s'ébouler de l'autre côté de la tête, c'est-à-dire par le bec. Certes, le terrain était en pente, mais pour prendre contact avec ledit terrain, il fallait se laisser descendre d'une hauteur de dix mètres ! Résolu à tout pour conquérir le trésor de Robinson Crusoé, Trouille se laissa dégringoler !

(A suivre.)

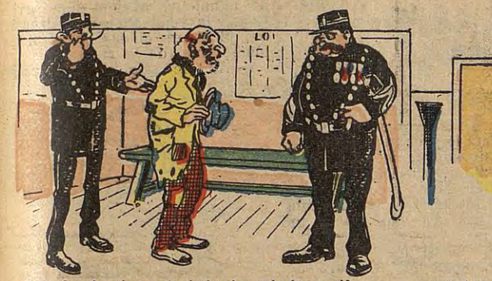
LES MÉMOIRES D'UN RIFLARD, par JO VALLE. — Le mendiant facétieux.

Un riflard de luxe par la faute d'une bourrasque provoque un duel en dérangeant une coiffure. Oublié dans une église, il est réclamé par deux apaches qui l'utilisent au « bonneteau ». Ce jeu est interrompu par la police. Il est recueilli par un bistro qui l'emploie comme cachette pour recevoir les paris clandestins.

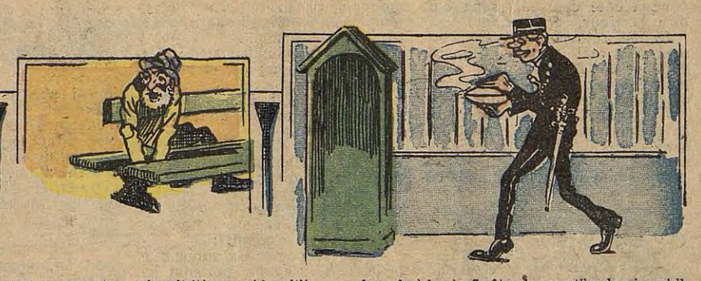
Afin de prouver qu'il était bien renseigné, le commissaire ayant pénétré chez le troquet se dirigea de mon côté sans la moindre hésitation, puis, après m'avoir confisqué avec mon contenu, cela va sans dire, il annonça à mon patron qu'il serait poursuivi pour avoir contrevenu à la loi sur les jeux. « C'est bien fait ! pensais-je en me gondolant de toutes mes baleines... Ça t'apprendra, mon vieux, que le bien mal acquis ne profite jamais... » Ah ! ce qu'il en faisait une sale bobine, le bistro pendant que le commissaire...



... se servant de moi comme d'une canne, regagnait paisiblement son bureau. De retour au commissariat, il fit, en présence de son secrétaire, l'inventaire de ce que recélaient mes flancs en silésienne premier choix, puis me confia au brigadier en ricanant : « C'est un parapluie de souverain que ce riflard ! A coup sûr, le père Goulavin a dû l'acheter à la foire d'empoigne sur quelque champ de course... Il n'a pas une tête à se payer des pépins aussi rupins... Si jamais il le revoit ce sera dans un rêve !... »

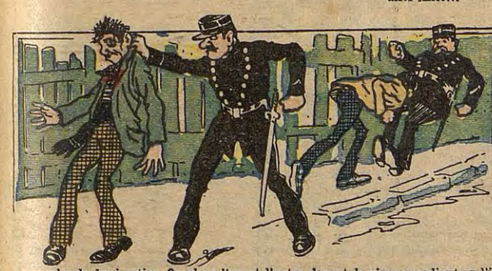


Je fus donc fourré au poste ainsi qu'un vulgaire manifestant, mais comme on me savait devenu le bien du commissaire on m'évita les tribulations du passage à tabac. Je me divertissais en écoutant les propos des braves agents, quand la porte du poste, s'ouvrant, livra passage à deux d'entre eux...

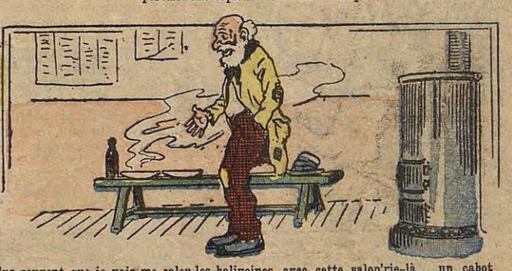


... escortant un pauvre type qui avait été ramassé à moitié mort d'inanition sur la voie publique. Le brigadier, après l'avoir fait asseoir sur un banc dit à l'un de ses subordonnés : « Subséquemment que ce particulier ne doit avoir bouffé que du vent depuis la dernière fois ; c'est pourquoi, Dugnon, faut aller illico...

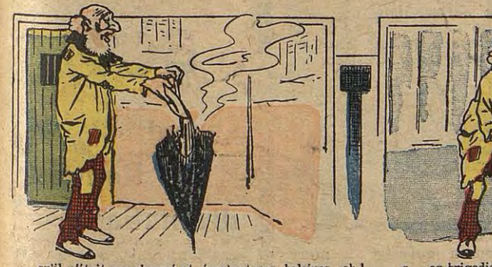
... demander à la mère Croûton, la gargotière du coin, qu'elle vous donne une assiette de soupe et un demi-setier. » Obtempérant aussitôt à l'ordre de son chef, le susnommé Dugnon s'en alla quérir à la gargote ce qu'on lui avait demandé et revint, ayant sifflé une chopine de blanc pour son compte en portant une copieuse assiettée de soupe...



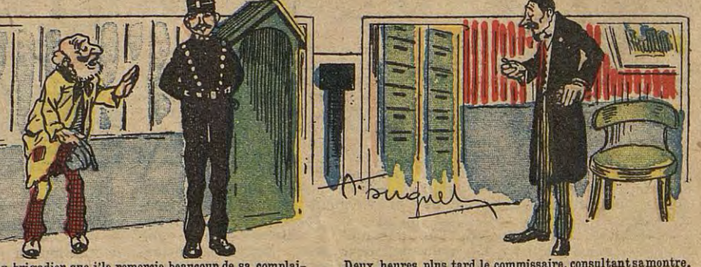
... plus le demi-setier. On plaça l'un et l'autre devant le vieux mendiant en l'invitant à se restaurer et l'on ne s'inquiéta plus de lui parce que tous les agents du poste avisés que trois de leurs collègues étaient aux prises avec une bande de malfaiteurs, s'étaient empressés de courir à leur secours. Quand il se trouva seul, le mendiant qui était un roublard simulateur, se dit, en esquissant un ironique sourire : « Faut avoir un rude culot pour m'offrir à bouffer d'la panade qu'on dirait du pain trempé dans d'l'eau de vaisselle...



« Plus souvent que je vais me caler les balivoines avec cette salop'rie-là... un cabot n'en voudrait pas... Ah ! le demi-s'tier, c'est différent... dans la crainte qu'il ne s'évapore, je vais me l'appuyer tout d'suite. » Ayant joint le geste à la parole, il essuya ses lèvres d'un revers de main et ajouta : « Pour c'qui est d'la soupe, je vais en faire cadeau au commissaire... s'il n'en veut pas, il n'aura qu'à la donner à son chien.. » Sur ce, il jeta un regard autour de lui pour s'assurer...



... qu'il n'était pas observé et, écartant mes baleines, ah ! le répugnant personnage ! il me gratifia de son assiettée de panade. L'agent de planton à la porte n'avait rien vu. Le vieux mendiant, en quittant le poste lui adressa la parole. « Monsieur l'agent fit-il, le chapeau à la main, vous voudrez bien dire de ma part...



« ... au brigadier que j'le remercie beaucoup de sa complaisance. Grâce à la bonne soupe et au d'mi s'tier d'vin qu'il m'a fait donner, je me sens restauré et je vais pouvoir regagner mon taudis sans avoir peur de tomber de fatigue en route. » Le brave sergot lui souhaita bon voyage et le vieux mendiant dissimulant un sourire narquois s'éloigna.

Deux heures plus tard le commissaire, consultant sa montre, s'aperçut qu'il avait fait du rabiot. « Bigre ! s'écria-t-il, je vais arriver en retard pour la soupe et Sophie, mon irascible épouse fera encore du raffut. Zut ! il pleut... grommelait-il en mettant sa tête à la fenêtre. Quelle riche idée j'ai eu en confisquant le pépin du bistro ! »

(A suivre.)

LE CULTE DU SOUVENIR

Le culte du souvenir ! Je ne me rendais pas exactement compte de ce que ça pouvait être, mais, heureusement les époux Chipard, chez qui je suis allé dîner dimanche soir, se sont chargés de me l'apprendre.

Me promenant ce jour-là sur le boulevard, j'entends une voix dont le timbre ne m'est pas inconnu — j'en fais collection — s'écrier joyeusement :

— Eh bien, Juloi, on passe donc à côté des amis sans leur dire bonjour, maintenant ?

Je me retourne et j'aperçois mon vieil ami Rigobert Chipard, donnant le bras à une jeune femme assez gentille et de mine élégante qu'il me présente :

— Agathe Chipard, mon épouse depuis trois semaines et qui sera ravie de faire ta connaissance.

Cependant que je m'inclinais cé-

rémonieusement devant la belle d'Agathe, Rigobert me prit par le bras et me fit asseoir à la terrasse du café devant lequel nous nous trouvions, en me disant :

— Fais-moi le plaisir d'accepter : primo, l'apéritif de l'amitié ; deuxio : une invitation à dîner sans cérémonie avec nous ce soir... Tu nous désobligerais en refusant.

Agathe joint ses instances à celle de Rigobert si bien que, laissant aux jolies filles la coquetterie de se faire prier, j'accepte.

« Un porto blanc, deux pernods sucre et des allumettes. » commande Rigobert au garçon qui s'éclipse pour revenir presque aussitôt avec les consommations et les allumettes demandées. Tout en bavardant de choses et d'autres, je le vois subtiliser les allumettes, les fourrer dans sa poche, poser le pyrogène vide sur la table voisine, en atteindre un autre qui était plein et l'escamoter avec son contenu. Ma physionomie ayant marqué une certaine surprise de ce manège :

— Il ne faut pas que ça t'étonne, ricanait Chipard. Je suis un type dans le genre de Machin, moi... J'ai le culte du souvenir, et je te prie de croire que ce n'est pas la conséquence d'un vœu. Non, ce que j'en fais, c'est pure manie de ma part... D'ailleurs, tu verras ça à la maison...

Nous avions vidé nos verres. Il appelle le garçon, règle la tournée en lui annonçant qu'il est secrétaire du syndicat pour la suppression du pourboire. Puis, sans s'inquiéter de l'impression fâcheuse qu'il laissait, ni de la grimace esquissée par l'infortuné salarié, il ramasse sa monnaie, prend le bras de sa femme, et nous quittons tous les trois l'établissement.

Comme il habitait rue des Dames, aux Batignolles, et que les autobus étaient pris d'assaut, je hèle un auto-taxi qui nous dépose au bout de quelques minutes devant sa porte.

Tandis que Mme Chipard, ayant mis un tablier, s'occupait de préparer le dîner, Rigobert, revenant à ce fameux culte du souvenir dont il m'entretenait au café, me dit, en me faisant visiter son appartement :

— La plupart des objets et articles de ménage qui sont ici, exception faite pour les meubles meublants, me rappellent tous quelque bon souvenir. Tiens, pour commencer, ce lustre art nouveau qui éclaire le vestibule, je l'ai fabriqué moi-même avec trois lanternes empruntées à un chantier de démolitions... N'est-ce pas qu'il est original ?

— Epastrouillant ! crus-je devoir amplifier. C'est une œuvre d'art qui fait honneur à ton ingéniosité et je dirai même, sans exagération aucune, à ton talent.

Rigobert, infiniment flatté par

ce compliment dont il n'apercevait point l'ironie, avoua :

— Ça, c'est vrai... j'ai toujours été très adroit de mes mains...

Quel culot ! Quelle inconscience aussi... Subrepticement, je m'assurai que mon épingle de cravate, mes boutons de manchettes et ma chaîne de montre étaient toujours à leur place. Chipard, qui ne s'était aperçu de rien, reprit :

— Les patères que tu vois là proviennent d'un cabinet particulier où j'ai enterré ma vie de garçon, et cette glace du cabinet de toilette d'un grand restaurant. Cet escabeau figurait auparavant dans un cabaret artistique de Montmartre. Si je ne l'avais pas pris, un autre l'aurait barboté... Dans ces conditions, autant valait que ce soit moi, pas vrai ?

M'ayant précédé ensuite dans la minuscule pièce qui lui servait de bureau, il m'expliqua, cependant que ses lèvres dessinaient un narquois sourire :

— A part la table et le fauteuil, tout ce que tu vois ici m'a été

fourni par le Ministère... Naturellement, il ne se charge pas d'effectuer les livraisons à domicile. Il faut le prendre sur place... Buvard, sous-main, encrier, presse-papier, classeur, plumier, ciseaux, etc., etc., y compris toutes les fournitures de bureau, tout ça ne m'a pas coûté un sou !

— Ces messieurs sont servis ! annonçait Mme Chipard de la cuisine.

Rigobert me poussa vers une petite fontaine en cuivre, souvenir également d'une vadrouille à Montmartre, puis, ayant lavé nos mains, on se mit à table. J'étais placé entre sa femme et lui.

Après les hors-d'œuvre, Chipard qui se divertissait de mon étonnement poursuivit :

— Ainsi que tu peux le constater, chez nous, assiettes, verres et couverts sont disparates... Que veux-tu ? Nous n'avons rien acheté... Tout, tout, sauf la soupière, provient de multiples souvenirs glanés un peu partout : Les assiettes, les verres dans les restaurants et les cafés, les soucoupes aussi... Quant aux petites cuillères, c'est tellement mélangé qu'on ne reconnaît qu'à l'inscription qu'elles portent, celles qui proviennent des buffets de gares. A propos de gares, regarde un peu la lampe de ma suspension... Hein ? qu'elle est bath ! Je l'ai trouvée, c'est une façon de parler, dans une lampisterie de gare. C'est de la bonne camelote, tu sais, et on en a pour son argent... C'est comme

le paillasson qui est à notre porte ; il est inusable, mon vieux... Ça vient du premier étage... Crois-tu que je suis timide ! Je n'ai pas encore osé demander au rentier qui me l'a prêté, où il l'avait acheté...

— Décidément, pensais-je, ce cochon de Rigobert recule les bornes du cynisme.

Nous en étions au dessert. Chipard me fit encore admirer divers bibelots qui ne lui avaient pas coûté plus cher que ses couverts et avaient été soustraits dans des maisons amies. Il ne regardait pas ça comme un larçin, attendu qu'il avisait toujours la maîtresse de la maison de la soustraction opérée par cette phrase qui pouvait s'interpréter de deux façons bien distinctes :

— Au revoir, chère madame. J'emporte un délicieux souvenir de votre charmante soirée.

Rigobert, m'ayant offert un cigare, pria sa femme de lui donner les allumettes et le pyrogène barbotés au café. Malédiction ! sa poche était pleine d'huile et les allumettes avaient déjà servi. C'était la vengeance du patron à qui plusieurs clients faisaient le même coup de la razzia.

— Ah ! le sale pignouf ! voici-

férait Rigobert cependant que je jubilais en mon for intérieur, il fera chaud quand je retournerai consommer chez lui... voleur ! va...

Jo VALLE.

Prochainement paraîtra :

LE TRAIN 604

Grand Roman dramatique inédit.

DURONFLAR VEUT SE MARIER *(Suite et Fin.)*

Après une explication orageuse, Lemarcol entraîne Duronflar et tous deux prennent le paquebot pour Alger. Etroitement surveillé afin de ne plus fausser compagnie à son cornac, Duronflar se repose, cependant que son compagnon fait les recherches nécessaires pour retrouver Fathma. Ces recherches sont bientôt couronnées de succès, à la grande joie de Duronflar, lequel accompagné de Lemariol se rend illico à la somptueuse demeure de Mlle Fathma Duronflar bey, sa future épouse.

Quelle émotion ! Cependant que Lemariol restait dans un salon d'attente, Duronflar, le cœur battant d'une délicieuse émotion, était introduit auprès de sa cousine. Instant ineffable !... Une grande surprise. La charmante Fathma était revêtue du costume arabe. On n'apercevait, sous ses voiles, que deux grands yeux noirs admirables d'expression. Elevée à l'arabe par ce fantaisiste Duronflar bey son père, elle en avait adopté le costume et la façon de vivre. Mais cela n'était point fait pour déplaire à Duronflar. Les yeux étaient d'une beauté sans pareille, le reste de la figure devait être à l'avenant. Ils firent connaissance. Les yeux de Fathma fixaient complaisamment le visage de son cousin.

L'impression était bonne et Duronflar se rendit compte qu'il ne déplaisait point à sa fiancée. Fathma parla longtemps de son papa, l'ex-Duronflar bey, et fit comprendre qu'elle respecterait ses volontés dernières avec un certain plaisir et Duronflar ne put qu'exprimer toute sa joie, toute sa reconnaissance.

Dans ces conditions, une longue attente était absolument inutile. Le mariage fut fixé à une date des plus rapprochées et, chose piquante, Fathma se refusa énergiquement à enlever ce voile qui ne permettait que la vue de ses jolis yeux noirs. Duronflar, en galant homme, n'insista point. D'ailleurs, à toutes ses prières, Fathma avait toujours opposé une résistance qui, pour être des plus gracieuses, n'en était pas moins irréductible. C'était, disait-elle, une des clauses du testament. Duronflar bey lui avait fait jurer qu'aucun homme — suivant l'irréductible loi mahométane — ne serait admis à contempler ses traits, sauf son époux et après la célébration du mariage. Ce que fut la noce, ah ! mes enfants !... on n'en voit pas comme ça en France. Un festin gargantuesque fut servi aux innombrables invités. Des bœufs, des moutons entiers furent engloutis. Les vins les plus rares coulèrent à flot. Avec une obstination un peu exagérée, Fathma refusa de découvrir son visage devant tous ses invités, ce qui la gêna beaucoup pour prendre part à ces agapes. Elle se fit servir dans un salon particulier, car — scrupule respectable en somme — puisque seul son époux devait être admis à contempler son visage, mieux valait attendre que tous les invités fussent partis.

Enfin, après huit jours de noces et festins, de fêtes incomparables, de brillantes fantasias, tout le monde tira sa révérence et s'en fut chacun chez soi. « Chère, ah ! chère Fathma, ma ravissante épouse, s'écria Duronflar, laisse-moi contempler ton visage ! »

« Un instant encore, répondit de sa voix mélodieuse, la charmante enfant... venez, ô mon époux, contempler la chambre aux trésors... » Et l'entraînant dans le dédale des couloirs de sa vaste villa, elle le fit entrer dans une vaste pièce où de nombreux coffres-forts étalaient leurs panses ventrues. Et ces coffres-forts recélaient des monceaux d'or... Il y en avait tant et tant de cet or que les louis, des que l'on ouvrait l'un des coffres, roulaient à terre en cascades étincelantes. Et Duronflar croyait faire un rêve fantastique.

Enfin, il n'y avait plus de prétexte pour reculer maintenant l'instant charmant où elle montrerait, aux yeux extasiés de son époux, son visage enchanteur. Et elle enleva son voile... Et Duronflar, épouvanté... constata — affligeante déconvenue — que Fathma, la charmante, était... une une femme à barbe. Oui ! une jolie moustache ornait sa lèvre supérieure, cependant qu'à son menton des bouclettes frisées retombaient en cascades soyeuses. Duronflar eut un assez compréhensible mouvement de recul...

Mais l'infortunée Fathma avait un air si éploré... ses beaux yeux décelaient un tel chagrin que Duronflar sentit son cœur envahi par une immense pitié. La volonté dernière de Duronflar bey s'expliquait. Mais — aimable compensation — tant d'or lui tombait du même coup, que, ma foi, son parti fut vite pris. Il courut acheter tout ce qu'Alger pouvait recéler de pâtes épilatoires, de liquides destructeurs de duvet et autres produits. Et de retour chez son épouse, il l'aspergea congrûment, l'épila consciencieusement.

Tant et si bien, que la gentille Fathma apparut enfin à ses yeux charmés sous un aspect tout à fait séduisant. Duronflar, désormais, coula des jours heureux, sans soucis et bercé par l'admirable tendresse de son épouse. En somme, après tant d'aventures et un désir aussi effréné de se marier, il méritait bien cette heureuse fin. Et, d'ailleurs, il fallait bien nous décider à terminer cette histoire qui, on le reconnaîtra, finit à la satisfaction de tous les personnages, ce qui est l'essentiel.

CIGARETTES AUTOMATIQUES

Aux Etats-Unis, on fabrique des cigarettes automatiques qui s'allument sans employer d'allumettes et même par le plus grand vent. Le papier est enduit à son extrémité d'une substance inflammable et inoffensive qu'il suffit de frotter sur l'étui pour qu'elle prenne feu. E. M.

Croup.

Cette maladie contagieuse est caractérisée par l'existence de fausses membranes, sorte de peaux de couleur grisâtre qui tapissent le larynx. Ces fausses membranes s'étendent plus ou moins sur la muqueuse et sont composées par de la fibrine emprisonnant du pus et le microbe de la diphtérie, s'il s'agit d'un croup diphtérique.

Le croup succède parfois à l'angine, mais souvent il apparaît d'emblée; la voix est d'abord enrouée, puis rauque et enfin s'éteint petit à petit jusqu'à être à peine perceptible. La toux, de moins en moins fréquente, se fait par petites quintes, d'abord rauque puis voilée et enfin s'éteint également Elle amène le rejet de fausses membranes. La respiration est de plus en plus difficile, sifflante, avec dépression au creux de l'estomac. Il y a un peu de fièvre. On reconnaît aisément l'invasion du croup à un cri, que l'on nomme cri croupal et qui est produit par le rétrécissement progressif de la capacité trachéale et laryngienne.

Voici une excellente médication en attendant l'arrivée du médecin. Dès qu'un enfant semble éprouver une gêne à la gorge, lui entourer immédiatement le cou d'une compresse tantôt imbibée d'alcool camphré, tantôt d'eau sédative. Avoir soin de ne pas laisser trop longtemps ces compresses sur la peau, ce qui pourrait amener une cuisson violente, et après chaque compresse, graisser le cou avec de la pommade camphrée. Si cela ne suffit pas et si la présence du croup a été constatée, il faudra se hâter de badigeonner le fond de la gorge avec un tampon d'ouate ou de charpie enroulée au bout d'une baguette de bois, à laquelle on aura fait quelques petites entailles afin de fixer l'ouate à la baguette. Ce tampon sera imbibé *très légèrement* d'alcool camphré. L'enfant fera alors des haut-le-cors et rejettera une certaine quantité de fausses membranes. Toutes les demi-heures, administrer 50 centigrammes d'émétique et recommencer; malgré la douleur, les badigeonnages de la gorge avec de l'alcool jusqu'à disparition de toute fausse membrane. Le lendemain matin, administrer à l'enfant 20 grammes d'huile de ricin; 40 grammes pour les grandes personnes. Dans bien des cas, après ce traitement, on constate une grande amélioration.

Pendant la durée du traitement et dès qu'une personne est soupçonnée de croup, la tenir isolée dans une chambre spacieuse, dont la température sera maintenue à 18°; faire constamment brûler du camphre sur une pelle rougie au feu. Mettre dans l'eau des ablutions du malade quelques gouttes d'alcool camphré ou d'eau sédative, brûler toute expectoration et désinfecter le linge de corps en le plongeant dans de l'eau ammoniacale, 1/2 verre d'ammoniaque par litre d'eau.

Le régime se composera de bouillons légers, jamais gras, de laitage, œufs, jus de viande. On donnera aussi en boissons du thé, café ou grogs, et si cela est nécessaire des lavements alimentaires.

Si malgré l'application de ce traitement il y avait menace d'asphyxie, le tubage ou la trachéotomie seraient nécessaires. Mais, seul, le médecin est juge de leur opportunité.

L'antiseptie de la gorge sera observée pendant toute la durée de la maladie et continuée longtemps après. La guérison terminée, le malade sera placé à la campagne, un séjour à la mer ou à la montagne lui sera profitable; on devra le suralimenter et lui donner des reconstituants.

On fera faire aussi une désinfection complète de la chambre et de la literie.

Enfin, dans le cas où après la guérison du croup il subsisterait un peu d'embarras des bronches, appliquer tantôt sur la poitrine, tantôt sur les épaules un large cataplasme de farine de lin. L'enlever au bout de 15 à 20 minutes et faire sur l'emplacement une friction à la pommade camphrée. Dr E. M.

UN ENRAGÉ CHASSEUR

Le vidame Marteau de Loufokerie, en compagnie du seul et dévoué serviteur qui lui restait, finissait d'emménager dans un appartement sis dans un immeuble bourgeoisement habité de la rue Barde, à Paris, près Montmartre. Ruiné! Le vidame était ruiné! De ses immenses domaines ancestraux, il ne lui restait qu'une modeste rente, et triste, ô combien, il songeait mélancoliquement. Son fidèle...

...domestique, qui avait pour lui des entrailles de père, et qui se ouvenait qu'il lui avait jadis servi de nourrice sèche, s'ingéniait à le distraire. Comme de la Loufokerie était un enragé pêcheur, et que ses vastes étangs poissonneux s'étaient évaporés au feu des enchères, le dévoué serviteur s'était ingénié à établir de petits étangs artificiels qui avaient procuré quelques moments de saine distraction à son maître.

Ce n'était pourtant pas suffisant, cette calme occupation, pour un homme qui avait été un fanatique de la vie au grand air et des folles randonnées de la chasse à courre! Hélas! le marteau du commissaire-priseur avait dispersé les grands bois giboyeux et les équipages de chasse! Et l'honnête domestique cherchait au fond des bouteilles une consolation aux peines de son seigneur et aux siennes.

Le digne homme trouva mieux qu'une consolation, en séchant les litres; il découvrit un moyen sûr de chasser la neurasthénie qui menaçait de mettre l'emprise sur les facultés du vidame, et, fier de sa découverte, il soumit à son patron le projet que son attachement lui avait fait concevoir. « Tout simplement géniale, ton idée, ô Baptiste, » acquiesça le noble personnage en serrant sur son gilet de flanelle.

Et de ce jour, la perturbation régna dans l'immeuble. C'était, toute la journée, un vacarme effroyable; des bruits de meubles renversés alternaient avec des sonneries extravagantes de cor de chasse; des galopades effrénées faisaient trembler les vitres et menaçaient la solidité des fondations de la maison. Tous les locataires, exacerbés, avaient fini par s'en prendre au concierge qui leur avait répondu avec mélancolie : « Je n'y puis rien, il a un bail! »

Eh mon Dieu, oui, le vidame avait un bail! Ce dont il abusait, d'ailleurs, pour se livrer en son appartement à son plaisir favori, qui lui avait été suggéré par son ex-nourrice sèche! Et ce plaisir, c'était la chasse à courre; mais une chasse en champ clos, se limitant à l'appartement du fanatique chasseur qui se servait comme gibier à poursuivre de son fidèle domestique lequel, pour cette occasion, se déguisait en cerf à l'aide d'un porte-manteau.

Et alors, de la Loufokerie, passionné Nemrod, embouchant son cor de chasse, sonnait à pleins poumons le lancer du cerf. Le dévoué Baptiste, transmuté cerf pour cette occasion, s'élançait en bondissant à travers l'appartement, franchissant tous les obstacles, meubles, chaises ou ustensiles de ménage et remplissant consciencieusement son rôle de bête pour conserver une illusion à son fou de patron.

Ce dernier fondait sur ses traces en meuglant : « En chasse, en chasse, taïaut, taïaut! » Et il s'employait de tout cœur à forcer... l'animal. Le gibier passait l'eau en voltige en franchissant un pot rempli de liquide qui représentait censément la rivière, et l'obstiné chasseur faisait la même chose que lui, jusqu'au moment où, après plus d'une heure de poursuite, le simili-fauve, traqué, était aux abois.

Le vidame, alors, pour ponctuer sa victoire empoignait son cor et, à perdre haleine, sonnait un triomphal hallali! Et afin que l'illusion fût plus complète, à ce moment même, le fidèle serviteur sortait de ses poches les feuilles de papier timbré qui avaient ruiné son cher maître, et en faisait une lecture; ce qui toujours le faisait pleurer à chaudes larmes, et ce, limitait extraordinairement les larmes du cerf aux abois!

Il est compréhensible qu'un pareil chavirari ne fût pas du goût des ex-locataires du gentilhomme chasseur! Aussi, devant un monceau de plaintes aussi unanimes que motivées, le concierge, outrepassant peut-être ses droits, mais, dans tous les cas, agissant pour le bien de la majorité, s'introduisit un jour subrepticement dans le home du vidame où il se livra, sur le cor de chasse de ce dernier, à une singulière opération.

A quelle manigance venait-il donc de se livrer, ce farouche gardien du repos des honnêtes gens à lui confiés!... de la Loufokerie s'en rendit bien compte lorsqu'il voulut sceller de ses lèvres chasseresses l'embouchure de son cor, ce qu'il réussit merveilleusement; mais, dès qu'il voulut les retirer, ce fut une autre antienne, car malgré tous ses efforts, et même avec l'aide du dévoué Baptiste, il n'y parvint pas. Et, goguenard, le préposé au cordon lui murmurait :

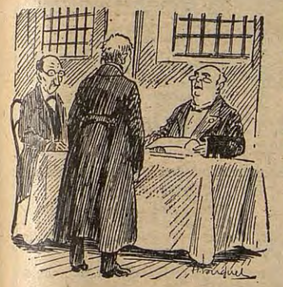
« Tous nos efforts sont superflus, ô cor-niste barbant, car j'ai enduit l'embouchure de votre instrument de torture d'une colle qui colle même le fer! » A ces paroles l'honnête Baptiste fouilla fébrilement dans ses poches, en sortit une boîte, puisa à l'intérieur, et frotta le cor en s'écriant : « Heureusement, mon maître, que je suis un serviteur de ressource; grâce à ce corricide qui fait tomber instantanément les cors, je vous délivre! » Et le vidame, guéri de sa marotte, se tint désormais tranquille.

ANECDOTES

Différence d'éclipses.

A un examen pour le baccalauréat ès lettres un candidat, un peu intimidé et assez naïf, se trouvait placé sur cette ligne invisible qui sépare la chute du triomphe.

L'examinateur pour résoudre la question lui demanda :



— Monsieur, pourriez-vous nous dire quelle différence existe entre les éclipses de soleil et celles de lune?

— C'est, répondit l'élève, que les éclipses de soleil ont lieu pendant le jour et les éclipses de lune pendant la nuit!

Vrais amis.

Le philosophe Aristippe s'était brouillé avec Eschine son ami.

— Qu'est devenue votre amitié? lui dit quelqu'un.

— Elle dort, répondit Aristippe, mais je vais la réveiller.

Aussitôt il court chez Eschine.

— Attendrons-nous pour nous réconcilier que le bruit de notre rupture se soit répandu dans tous les carrefours et ait fait de nous la risée de la ville?

— Mon ami, je suis tout prêt à renouer avec vous!

— N'oubliez pas au moins, reprit Aristippe, que je suis plus ancien que vous, et que j'ai fait les premiers pas, mais vous aviez commencé la querelle, et j'ai voulu la finir!

LES PETITS PROFITS DU METIER

— Avant de r'prendre votre quart, prenez donc ce demi!...

COMME ÇA TOMBE!

— Eh! facteur, j'attends des nouvelles de mon fils qu'est à Paris, place Cambronne.

— Tiens, j'ai justement cinq lettres pour vous.

— Alors, tu persistes à y aller à ce banquet des *Anciens Cancres du Turgot*?

— Mais non, poupoule... puisque *je sors de table!*

ANECDOTES

Une bonne raison.

Un enfant s'était obstiné toute la matinée à ne pas vouloir dire *a*, la première lettre de son alphabet, et on l'avait fouetté pour son obstination.

Un ami de la maison trouve l'enfant tout en pleurs; il l'appelle, le prend sur ses genoux et lui dit :

— Mon petit ami, pourquoi n'avez-vous pas voulu dire *a*? Cela n'est pourtant pas difficile.

L'enfant pleure et ne répond pas. On insiste, même silence. On le presse tant, qu'il répond enfin d'un ton chagrin :

— C'est que je n'aurais pas plus tôt dit *a* qu'on voudrait me faire dire *b!*

Comte et Evêque.

Le comte de Grammont, parvenu à un âge avancé, avait encore la coquetterie de cacher avec soin le nombre de ses années.

Se trouvant un jour à la table de Louis XIV avec l'évêque de Senlis qui était aussi fort vieux, le roi demanda à ce dernier s'il ne savait point quel âge avait le comte.

— Sire, répondit l'évêque, j'ai 83 ans; M. de Grammont doit en avoir à peu près autant, car nous avons fait nos études ensemble.

— Ah! ah! dit le roi en riant, que répondez-vous à cela, monsieur

de Grammont? Voici un témoin irrécusable!

— Sire, répliqua le comte, la preuve que monseigneur se trompe, c'est que ni lui ni moi n'avons jamais étudié! E. M.

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 289

ENIGME. — Flûte.
CHARADE. — Citadin.
CASSE-TÊTE. — Anselme, Philliberte
LOGOGRIPHE. — Nice, Niche, Nickel.
MOTS CARRÉS. —

P L A T
L A M E
A M E N
T E N U

1er CALEMBOUR. — Prenez une carafe, mettez-lui deux ailes : vous aurez dans ce cas Raphaël (carafe à ailes).
2e CALEMBOUR. — Sainte Marguerite.
RÉBUS. — Bonaparte vainquit les Turcs à Aboukir en 1799.

Enigme.

En haleine je tiens un policier,
Mais l'haleine je fais perdre au coursier.
Pendant que tous sur moi font des [promesses.
« Monsieur Clown » ne fait que des ma- [ladresses.

Charade.

Mon premier nourrit mon second
Mon second pleure bruyamment.
Mon tout est un maître d'armes.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres formez deux prénoms.*)

a c e f i i l n n o s t u

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un : je suis un fleuve [d'Afrique.
Ajoutez-m'en deux : je suis maréchal de [France (1804-1862).
Ajoutez-m'en trois : je suis un fleuve [d'Afrique.

Mots carrés.

1. Ambassadeur spécial.
2. Chaque commune me possède.
3. Théologien protestant (1503-1541).
4. Prénom masculin.
5. N'a pas de couleur.

Calembours.

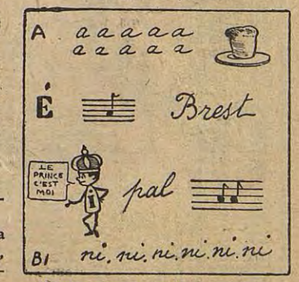
— Quelle ressemblance voyez-vous entre un vitrier et un pochard?

— Quel est le saint le plus crépu?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

Trouver une phrase.

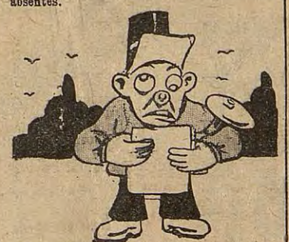


(Solution dans le prochain numéro).

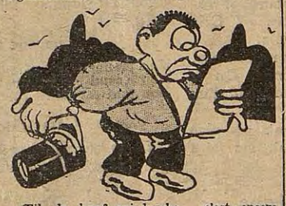
MONOLOGUES Pour jeunes filles : Oh ! ces maris (comique), prose : 0 fr. 50. Un mot malheureux (comique), prose : 0 fr. 50. Lettre ouverte (sentimentale), prose : 0 fr. 50. Pour jeunes gens : Ah ! les femmes, en prose : 0 fr. 50. Visite au Louvre (satirique) en prose : 0 fr. 50. Un pion de suicide (comique amusant) : 0 fr. 35. Comiques et satiriques : Conseils d'un paysan à son fils : 0 fr. 35. Le retour au village : 0 fr. 35. Piton comédien : 0 fr. 35. Les sapeurs : 0 fr. 50. Le miroir (sayynète très morale) : 0 fr. 35. Pour garçonnets : Le ballon rouge, en vers : 0 fr. 50. Le pot de confitures, en vers : 0 fr. 35. — Pour fillettes : Vive la grève, en prose : 0 fr. 35. — *Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins.*

LE SIGNALEMENT

Voyons un peu le signalement de ce quidam que je suis chargé de retrouver... Hum ! bouche grande... bouche grande... dents absentes.



Bouche grande, dents absentes... c'est facile à retenir... une bouche kif kif la mienne, autant dire... Continuons donc la lecture du signalement... Œil de bœuf qui louche...



Œil de bœuf qui louche... c'est encore facile à retenir... un œil comme le mien qu'est comme ça de naissance... cheveux en baguette de tambour... tout comme les miens.

Verrue sur le nez... c'est épatant, c'est renversant... signe particulier néant... néant... néant, c'est encore épatant... seulement, voilà l'chiendent.

C'est que ce signalement ressemble exactement au mien comme un autre signalement... faut que j'tourne à la mairie pour voir si on s'serait pas trompé... parce qu'autrement, si je veux faire mon devoir jusqu'au bout, j'vas être forcé de m'arrêter au nom de la loi, quel malheur de malheur !

RASEZ-VOUS VOUS-MÊMES

Profitez de notre PRIME qui est EXCEPTIONNELLE

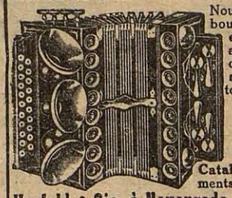
NÉCESSAIRE A RASER. — Monture nickelée, élégant, solide et pratique, comprenant : un rasoir de sûreté, un miroir rond mobile, un blaireau manche nickelé, un bassin à savon porcelaine.

Ce nécessaire est fourni avec rasoir de sûreté ou rasoir ordinaire, bonne qualité, sans modification de prix.

PRIX FRANCO : **3 fr. 95**

Adresser commandes et mandats à L'ÉPATANT 3, rue de Rocroy, PARIS

Haute Nouveauté!



Nous envoyons contre remboursement ces magnifiques et solides **Accordéons** avec 3 grandes et 2 rangs de **trompettes à résonnance** coûtant avec, touches chœurs basses

10	2	2	Fr. 6.25
10	3	2	„ 8.50
10	4	2	„ 10.75
21	2×2	4	„ 10.50

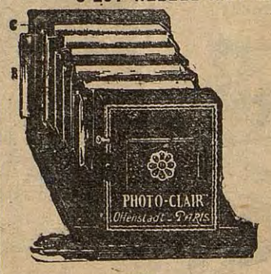
Porto 1 Fr. 25.

Catalogue de tous les instruments de musique gratis et franco.

Herfeld & Cie. à Neuenrade Nr. 7 (Allemagne.)

La plus importante Fabrique d'Accordéons de la place.

C'EST RÉELLEMENT MERVEILLEUX ! ET C'EST POURTANT AINSI :



Nous mettons en vente un **excellent appareil photographique**, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

PHOTO-CLAIR

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, muni d'un verre dépoli.

L'objectif est d'excellente qualité, on fait la pose et l'instantané. Notre merveilleux appareil

PHOTO-CLAIR

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé franco de port et d'emballage, pour le prix de

2 fr. 95

Nous avons eu également l'idée d'établir une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité, comprenant :

1° Une lanterne rouge;
2° Un châssis-presse;
3° Deux cuvettes;
4° Une pochette papier sensible;
5° Une boîte plaques;
6° Un flacon révélateur;
7° Un flacon virage fixage;
8° Un paquet hyposulfite.

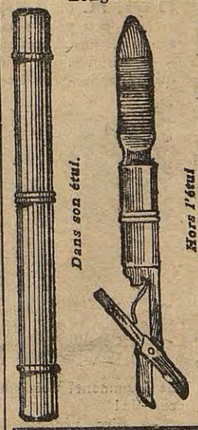
La trousse de produits et accesoires est expédiée franco contre 2.95

Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour **5 fr. 75 seulement.** (Adresser commandes et mandats à L'EPATANT)

ONGLIER DE POCHE

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

Longueur 11 centimètres.



Cet onglier vraiment utile et pratique comprend une excellente paire de ciseaux, une très bonne lime à ongles et un cure-ongles.

Le tout de première qualité.

Il est contenu dans un élégant étui nickelé extra-plat.

Se place aisément dans la poche.

Prix franco : **1 FR. 95**

Adressez commandes et mandats à L'EPATANT 3, rue de Rocroy, Paris.

LA TOUTE PUISSANTE MAIN DE CHAIR QUI FUT VIVANTE

est le véritable et infaillible porte-bonheur que tous les infortunés de la vie doivent porter pour conquérir la joie de vivre et les succès; que tous les heureux de ce monde doivent porter pour se préserver de l'infortune et conserver leur bonheur. Une brochure démonstrative est envoyée gratis. La demander à M. **Saint-Elme**, 36, *Rue N.-D.-de-Lorette, Paris.*

JE VEUX assurer votre BONHEUR

Voulez-vous la **Joie**, le **Succès**, la **Fortune**, réussir dans vos entreprises et dans vos affections ? Connaître le secret de votre avenir ? Ecrivez-moi. Je peux assurer le bonheur de votre vie, écarter les périls qui vous menacent, dissiper vos inquiétudes de toutes natures et vous tirer d'embarras quels qu'ils soient. Demandez brochure explicative que j'envoie gratis. Ecrire : M. St-Elme, 36, *r. N.-D.-de-Lorette, Paris.*

LA TIMIDITE N'EXISTE PLUS

Céphalose donne confiance en soi, crée *hardiesse, audace*, développe *intelligence, mémoire*, facilite *parole*, détermine *succès*. — Notice gratuite. Ex Phie MODERNE, 6, r. Aumale, Paris.

SOURIRE est bien RIRE est mieux MAIS

se tordre littéralement est un plaisir que vous aurez si vous demandez mes Catalogues. — Le tout entièrement *gratuit.* Ecrire : **CHAUVEL, 36, Rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris.** — ECRIRE N'ENGAGE A RIEN. ECRIVEZ TOUS. —

DEMANDEZ TOUS LES JEUDIS :

LA VIE DE GARNISON

16 Pages. 10 Centimes.

MACHINE A ÉCRIRE POUR ENFANTS

Prix franco :

10 FRANCS

Cette petite **Machine à écrire**, d'une fabrication très soignée et d'un mécanisme excessivement simple et solide, se compose de 84 lettres (majuscules et minuscules), chiffres et signes de ponctuation. Un apprentissage de cinq minutes à peine suffit pour pouvoir écrire aussi bien qu'avec une grande machine. Elle est non seulement amusante et très instructive pour les enfants, mais peut rendre de réels services aux grandes personnes.

Tous les formats de papier peuvent être employés, du plus petit au plus grand. Chaque machine est accompagnée d'une notice très claire et de tous les accessoires.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

UN AN DE CRÉDIT ET CEPENDANT PAS CHER !

Le parfait photographe.

Après vous être amusés avec les petits appareils 4 1/2 × 6 et 6 1/2 × 9, après avoir ainsi acquis de l'expérience, vous souhaitez naturellement faire de la véritable photographie.

Nous vous en offrons ici le moyen pour pas cher et à des conditions abordables pour tous.

NOUS EXPÉDIONS

1° Un appareil 9 × 12, à soufflet, gainé, façon chagrin avec objectif périscopique, diaphragme, iris obturateur toujours armé, faisant la pose simple, la pose 2 temps et l'instantané, fonctionnant à l'aide d'une poire, muni d'un verre dépoli et d'un viseur. Article extrêmement soigné et donnant d'excellents résultats, nullement encombrant et léger;

2° 6 châssis métal ;

3° Un sac rigide à fermoir, gainé façon chagrin avec courroie pour contenir l'appareil et les 6 châssis;

4° Un pied de campagne en métal, tubes ronds rentrant, commode et léger;

5° Un châssis-presse américain 9 × 12;

6° 3 cuvettes 9 × 12, tôle, faïence, carton bouilli;

7° Un panier laveur, 12 rainures;

8° Un égouttoir, 12 rainures;

9° Une lanterne demi-ronde, verre rouge;

10° Une boîte de 6 plaques 9 × 12;

11° Une pochette 24 feuilles papier sensible;

12° Un flacon révélateur concentré, dose 1/2 litre;

13° Un flacon virage concentré, dose 1/2 litre;

14° Un paquet hyposulfite, dose : 1 litre;

15° Un manuel de photographie, mode d'emploi.

Le tout est envoyé franco de port et d'emballage pour le prix de **62** *francs, payables 7 francs avec la commande, le reste en 11 versements mensuels de 5 francs.*

Adresser les commandes avec le montant du premier versement en un mandat ou bon de poste à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

Une Attrape incomparablement amusante.

UN REVOLVER BROWNING

parfaitement imité, même taille, même teinte, même forme.

C'est un étui à cigarette qui s'ouvre par une pression sur la gachette.

Prix : 1 fr. 45 franco.

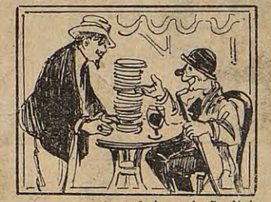
Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

GARDÉNIA N'A QU'UNE PAROLE

« Je l'avais vaguement connu jadis dans un quelconque lycée de province. Aussi m'appela-t-il à sa table, et de suite, d'une voix avinée, commença des confidences : « Foi de Gardenia, je n'ai qu'une parole, et je l'prouve !

«Autrefois, j'en conviens, j'avais pris la déplorable habitude de me brindezinguer plus que de raison... A son lit de mort, ma femme me fit jurer de ne plus remettre les pieds dans un café et de ne plus y gaspiller mon argent; je lui donnai satisfaction !

« Au fait, si je ne m'abuse, il me semble bien que l'heure du dîner approche, et j'habite assez loin d'ici... Tu m'excuseras.. Adieu donc, mon vieux !... » Et Gardénia s'éloigna en titubant, me laissant dignement le soin de régler les trente-huit francs soixante de soucoupes empilées sur la table !



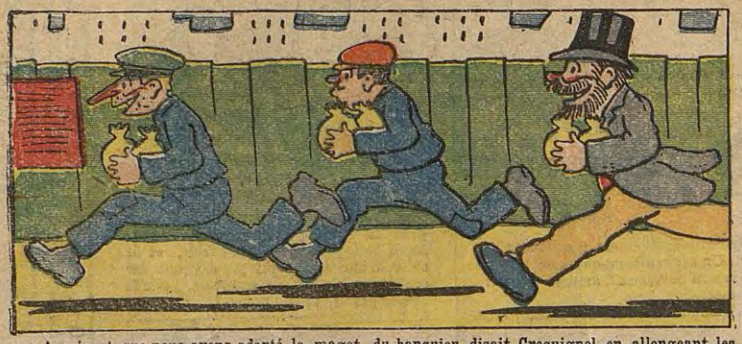
Comme par hasard je revis Gardénia le lendemain, à la même place, devant une nouvelle pyramide de disques de porcelaine... «Ah çà, mais ! lui dis-je, à brûle-pourpoint, tu te pochardes encore ? C'est comme cela que tu entends tenir la promesse que tu fis à ta femme ? »

Le poivrot se dressa, splendide : « Gardénia, articula-t-il, n'a qu'une parole ! J'aijuré de ne plus mettre les pieds *dans* un café... — Je ne suis pas *dans* un café, mais à la *terrasse*, tu entends, toujours à la *terrasse*, et je ne m'y ruine plus ! » En effet, cette fois encore, Gardénia me laissa les soucoupes à payer !

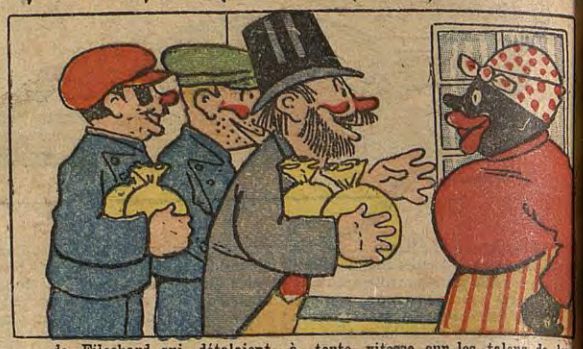
ROMANCES Les Larmes : 0 fr. 50. — Réponse à ma mie : 0 fr. 50. — Toute la vie : 0 fr. 50. — J'adore les yeux : 0 fr. 50. — Peut-être : 0 fr. 50. — Dans un rêve : 0 fr. 50. Bonheur perdu : 0 fr. 50. — Chansons monmartroises convenables. Sénatorium : 0 fr. 50. — Nos réservoirs : 0 fr. 50. — Fléau mondain : 0 fr. 50. Valses chantées. Regard de femme (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Si tu veux (Piano et chant) : 1 fr. 75. — *Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Envoi franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins*

Envoi gratis et franco du catalogue complet sur demande.

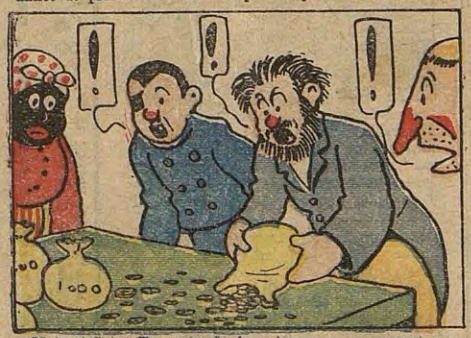
LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (*Suite.*)



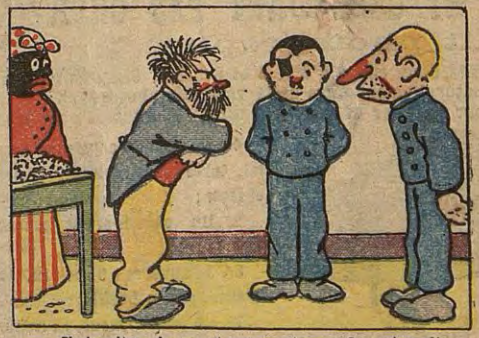
« A présent que nous avons adopté le magot du banquier, disait Croquignol en allongeant les jambes, c'est le moment de se rappeler que nous avons des guiboles et d'accélérer l'allure... des fois qu'il leur prendrait fantaisie de relever la trace de nos pas dans le jardin et de se mettre une seconde fois à notre poursuite. Le butin que nous emportons vaut bien la peine qu'on risque d'attraper un point de côté en courant. En tout cas, c'est encore moins dangereux que d'attraper une année de prison en se faisant poisser par les flics ! » C'était aussi l'avis de Ribouldingue et...



... de Filochard qui détalaient à toute vitesse sur les talons de leur copain. Ils atteignirent leur domicile sans avoir fait de mauvaises rencontres et, après avoir repris haleine, racontèrent à Manounou émerveillée de quelle façon ils avaient opéré chez le banquier. Tous les trois se gondolaient comme la canne d'un humoriste en songeant à la vilaine bobine que le banquier avait dû faire en présence du coffre-fort débarrassé de son contenu.



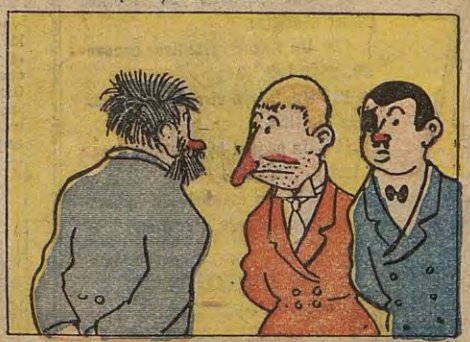
Mais si Saint-Frusquin fit la grimace en se voyant cambriolé, il ne fut pas le seul, car les Pieds-Nickelés perdirent subitement le sourire qui voltigeait sur leurs lèvres narquoises quand, vidant les sacs qu'ils supposaient gonflés de pièces d'or, ils s'aperçurent que ces sacs ne contenaient que des boutons de culotte. « Quel ignoble filou ! s'écrièrent-ils en chœur. Cet enfant de cochon nous a roulés...



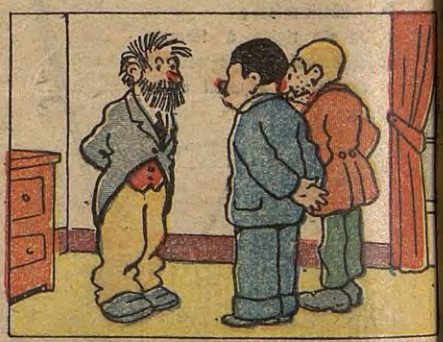
« ... Il n'avait pas le sou, et pour inspirer confiance à sa clientèle, il a eu la roublardise d'empiler dans son coffre-fort des sacs remplis de boutons... Quelle fripouille ! — Tu parles ! ajoutait Ribouldingue. Non seulement nous avons turbiné pour la peau, mais nous avons encore perdu notre Guignol qui nous avait coûté si cher ! — Dame ! ricana Filochard, je ne sais pas si, à cette heure...

« ... ça s'rait bien prudent d'aller le réclamer ! » Le plus navrant résultat de cette aventure c'est qu'avec la perte de leur théâtre les Pieds-Nickelés se retrouvaient sans le sou. Manounou fut obligée de coudre des boutons sur...

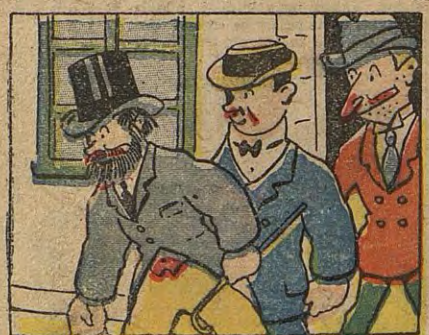
... des cartes et d'aller les vendre au coin d'une rue afin de gagner de quoi assurer leur maigre subsistance. Les affaires étaient dans le marasme ; la vente des boutons était plutot maigre comme bénéfice et les trois copains...



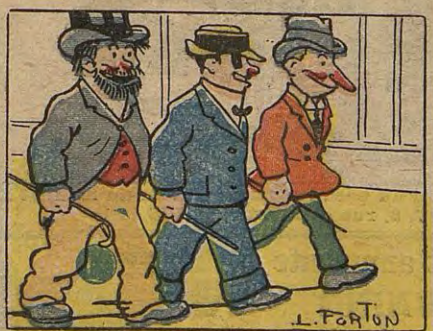
... qui commençaient à claquer du bec résolurent de trouver quelque chose qui rapportât davantage. « On n'peut pas s'éterniser comme ça dans la purée, la dèche et la mouise ronchonnait Filochard. Faut dégoter le fin tuyau, la bath combine qui nous remettra à flot... En cherchant bien, en se tripatouillant les méninges qu'est-c'qu'on pourrait bien inventer...



« ... pour avoir un peu de pèze illico en attendant mieux ? Je crois avoir trouvé le joint, déclara soudain Ribouldingue avec un sourire énigmatique. Seulement pour la réussite de mon projet, il est indispensable que vous soyez fringués à hauteur. Venez avec moi... Je vous jaspinerai mon truc en route... Allez, ouste ! grouillez-vous, les poteaux ! Faut battre le fer pendant qu'il est chaud...



« ... comme dit le proverbe. Quelques instants plus tard Croquignol, Ribouldingue et Filochard sortaient de leur appartement vêtus de leurs habits de cérémonie. Vus à contre-jour ils avaient l'allure et l'apparence de parfaits gentlemen. Dès qu'ils furent dehors, Ribouldingue, en quelques mots, leur expliqua de quoi il s'agissait.



Il termina son explication en disant : « Vous avez compris, hein ? C'est simple et facile à mettre à exécution... Il n'y a plus qu'à choisir l'endroit pour opérer. — En route ! alors, » clamait Filochard tout guilleret d'espoir. Et les trois amis, d'un commun accord, se dirigèrent vers les grands boulevards Avisant sur leur chemin un...

... restaurant à la mode, Ribouldingue le désigna à ses deux associés. « Voilà notre affaire ! fit-il. Nous allons entrer là. Ce que je vous recommande, c'est de ne pas oublier mes instructions. — Te fais pas d'mousse ! » le rassura Filochard. Et à la suite de ses amis, il pénétra dans l'élégant établissement. *A suivre.)*

Sceaux. — Imp. Charaire.

Le Gérant : EMILE BEUVE.